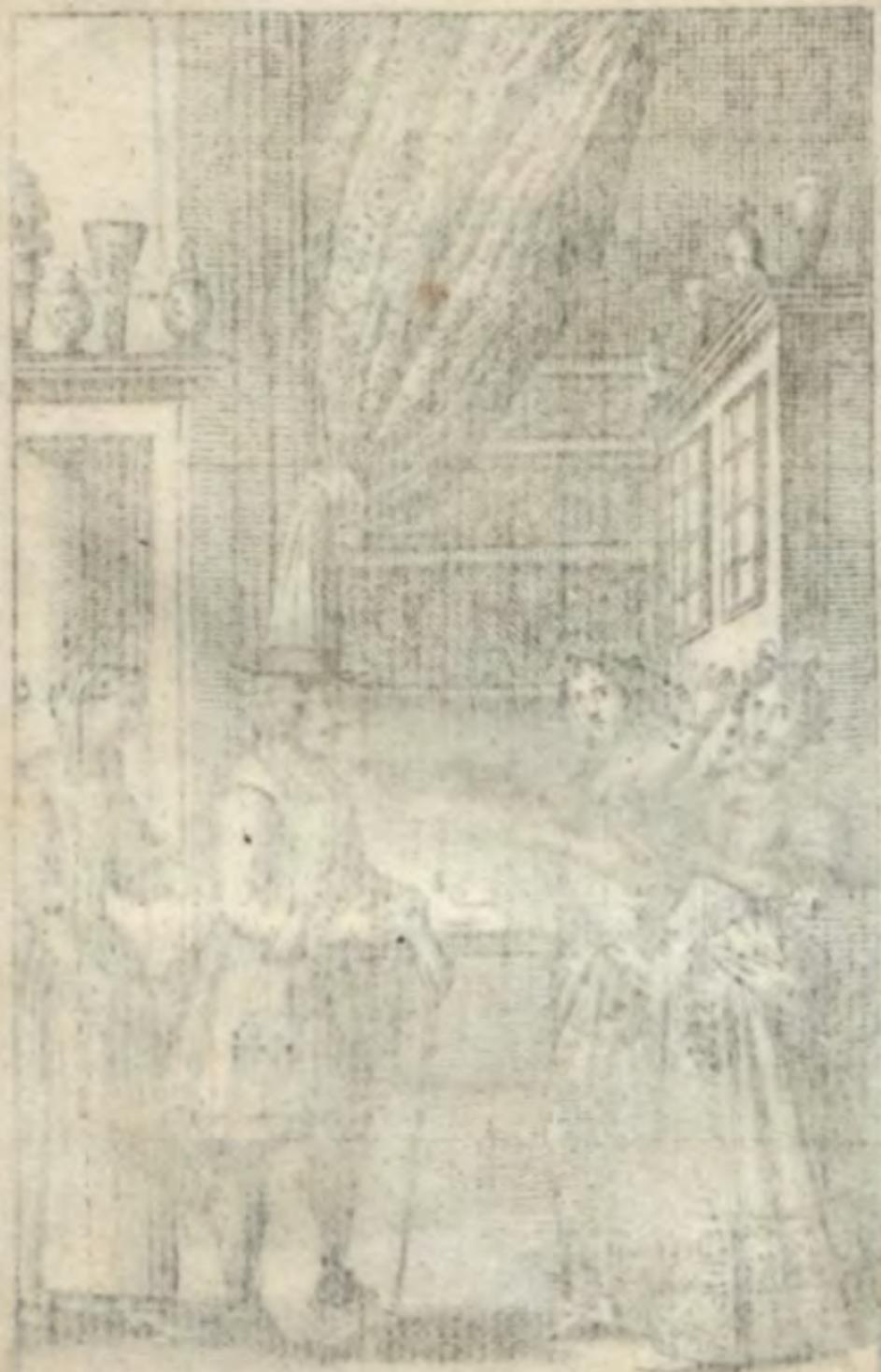




LES FEMMES SÇAVANTES.



LES TROIS STANTES

LES
FEMMES
SCAVANTES,
COMEDIE.

Par J. B. P. MOLIERE.



Suivant la Copie imprimée

A P A R I S,

M. DC. LXXXIII.

ACTEURS.

CHRISALE, Bon Bourgeois.

PHILAMINTE, Femme de Chrisale.

ARMANDE, } Filles de Chrisale &
HENRIETTE, } de Philaminte

ARISTE, Frere de Chrisale.

BELISE, Sœur de Chrisale.

CLITANDRE, Amant d'Henriette.

TRISSOTIN, Bel esprit.

VADIUS, Sçavant.

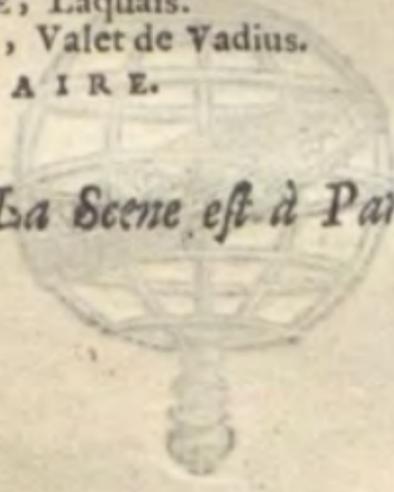
MARTINE, Servante de Cuisine.

L'ÉPINE, Laquais.

JULIEN, Valet de Vadius.

LE NOTAIRE.

La Scene est à Paris.





L E S

F E M M E S

S C A V A N T E S ,

C O M E D I E .

A C T E P R E M I E R .

S C E N E P R E M I E R E .

A R M A N D E , H E N R I E T T E .

A R M A N D E .



U O Y , le beau nom de fille est un titre , ma Sœur ,
 Dont vous voulez quitter la charman-
 te douceur ?
 Et de vous marier vous osez faire fe-
 ste ?

Ce vulgaire dessein vous peut monter en teste ?

H E N R I E T T E .

Ouy, ma Sœur.

A R M A N D E .

Ah ce ouy se peut-il supporter ?

Et sans un mal de cœur sçauroit on l'écouter ?

A 3

H E N

HENRIETTE.

Qu'a-donc le mariage en soy qui vous oblige,
Ma Sœur,...

ARMANDE!

Ah mon Dieu, fy.

HENRIETTE.

Comment!

ARMANDE.

Ah fy, vous dy-je.

Ne concevez-vous point ce que, dès qu'on l'entend,
Un tel mot à l'Esprit offre de dégoustant?
De quelle étrange image on est par luy blessée?
Sur quelle sale veue il traïsne la pensée?
N'en frissonnez vous point? & pouvez-vous, ma
Sœur,

Aux suites de ce mot résoudre vostre cœur?

HENRIETTE.

Les suites de ce mot, quand je les envisage,
Me font voir un mary, des enfans, un menage;
Et je ne voy rien là, si j'en puis raisonner,
Qui blesse la pensée, & fasse frissonner.

ARMANDE.

De tels attachemens, ô Ciel! sont pour vous plai-
re?

HENRIETTE.

Et qu'est-ce qu'à mon âge on a de mieux à faire,
Que d'attacher à soy, par le titre d'Epous,
Un homme qui vous aime, & soit aimé de vous;
Et de cette union de tendresse suivie,
Se faire les douceurs d'une innocente vie?
Ce nœud bien assorty n'a-t-il pas des appas?

ARMANDE.

Mon Dieu, que vostre Esprit est d'un étage bas!
Que vous jouiez au monde un petit personnage,
De vous claquemurer aux choses du ménage,
Et de n'entrevoir point de plaisirs plus touchans,
Qu'un idole d'Epous, & des marmots d'enfans!
Laissez aux gens grossiers, aux personnes vulgai-
res,

Les

Les bas amusemens de ces sortes d'affaires.
 A de plus hauts objets elevez vos desirs,
 Songez à prendre un goust des plus nobles plaisirs,

Et traittant de mepris les sens & la matiere,
 A l'Esprit comme nous donnez-vous toute entiere ;
 Vous avez nostre Mere en exemple à vos yeux,
 Que du nom de Sçavante on honore en tous lieux,
 Tâchez ainsi que moy de vous montrer la fille,
 Aspirez aux clartez qui sont dans la famille,
 Et vous rendez sensible aux charimantes douceurs
 Que l'amour de l'étude epanche dans les cœurs :
 Loin d'estre aux loix d'un homme en esclave affer-
 vie,

Mariez-vous, ma Sœur, à la Philosophie,
 Qui nous monte au dessus de tout le genre humain,
 Et donne à la raison l'empire souverain,
 Soumettant à ses loix la partie animale
 Dont l'appetit grossier aux bestes nous ravale,
 Ce sont là les beaux feux, les doux attachemens,
 Qui doivent de la vie occuper les momens ;
 Et les soins où je voy tant de Femmes sensibles,
 Me paroissent aux yeux des pauvretes horribles.

H E N R I E T T E.

Le Ciel, dont nous voyons que l'ordre est tout puis-
 sant,

Pour differens emplois nous fabrique en naissant ;
 Et tout Esprit n'est pas composé d'une étoffe
 Qui se trouve taillée à faire un Philoiope.
 Si le vostre est né propre aux elevations
 Où montent des Sçavans les speculations,
 Le mien est fait, ma Sœur, pour aller terre à
 terre,

Et dans les petits soins son foible se resserre.
 Ne troublons point du Ciel les justes reglemens,
 Et de nos deux instincts suivons les mouvemens ;
 Habitez par l'effort d'un grand & beau genie,
 Les hautes regions de la philosophie,
 Tandis que mon esprit se tenant icy bas,

Gouftera de l'hymen les terrestres appas.
 Ainsi dans nos desseins l'une à l'autre contraire,
 Nous sçaurons toutes deux imiter nostre Mere;
 Vous, du costé de l'ame & des nobles desirs,
 Moy, du costé des sens & des grossiers plaisirs;
 Vous, aux productions d'esprit & de lumiere,
 Moy, dans celles, ma Sœur, qui sont de la ma-
 tiere.

ARMANDE.

Quand sur une personne on pretend se regler,
 C'est par les beaux costez qu'il luy faut ressembler;
 Et ce n'est point du tout la prendre pour modelle,
 Ma Sœur, que de touffer & de cracher comme elle.

HENRIETTE.

Mais vous ne seriez pas ce dont vous vous vantez,
 Si ma Mere n'eust eu que de ces beaux costez;
 Et bien vous prend, ma Sœur, que son noble genie
 N'ait pas vaqué toujours à la philosophie;
 De grace, souffrez-moy par un peu de bonté
 Des bassesses à qui vous devez la clarté;
 Et ne supprimez point, voulant qu'on vous seconde,
 Quelque petit Sçavant qui veut venir au monde.

ARMANDE.

Je voy que vostre esprit ne peut estre guery
 Du fol entellement de vous faire un mary:
 Mais sçachons, s'il vous plaist, qui vous songez à
 prendre?
 Vostre visée au moins n'est pas mise à Clitandre.

HENRIETTE.

Et par quelle raison n'y seroit-elle pas?
 Manque-t-il de merite? est-ce un choix qui soit bas?

ARMANDE.

Non; mais c'est un dessein qui seroit mal-honneste,
 Que de vouloir d'un autre enlever la conquête;
 Et ce n'est pas un fait dans le monde ignoré,
 Que Clitandre ait pour moy hautement soupiré.

HENRIETTE.

Ouy, mais tous ces soupirs chez vous sont choses vai-
 nes,

Ft

Et vous ne tombez point aux bassesses humaines ;
 Votre esprit à l'hymen renonce pour toujours ,
 Et la philosophie a toutes vos amours :
 Ainsi n'ayant au cœur nul dessein pour Clitandre ,
 Que vous importe-t-il qu'on y puisse prétendre ?

ARMANDE.

Cet empire que tient la raison sur les sens ,
 Ne fait pas renoncer aux douceurs des encens ;
 Et l'on peut pour épous refuser un mérite
 Que pour adorateur on veut bien à la suite.

HENRIETTE.

Je n'ay pas empêché qu'à vos perfections
 Il n'ait continué ses adorations ;
 Et je n'ay fait que prendre , au refus de vostre ame ,
 Ce qu'est venu m'offrir l'hommage de sa flame.

ARMANDE.

Mais à l'offre des vœux d'un amant dépité ;
 Trouvez-vous, je vous prie entière seureté ?
 Croyez vous pour vos yeux la passion bien forte ,
 Et qu'en son cœur pour moy toute flame soit morte ?

HENRIETTE.

Il me le dit, ma Sœur, & pour moy je le croy.

ARMANDE.

Ne soyez pas, ma Sœur, d'une si bonne foy,
 Et croyez, quand il dit qu'il me quitte & vous aime,

me,

Qu'il n'y songe pas bien, & se trompe luy-même.

HENRIETTE.

Je ne scay; mais enfin, si c'est vostre plaisir,
 Il nous est bien aisé de nous en éclaircir.
 Je l'apperçoy qui vient, & sur cette matiere
 Il pourra nous donner une pleine lumiere.

SCENE II.

CLITANDRE, ARMANDE,
HENRIETTE.

HENRIETTE.

Pour me tirer d'un doute où me jette ma Sœur,
Entre elle & moy, Clitandre, expliquez vostre
cœur,

Découvrez-en le fond, & nous daignez apprendre
Qui de nous à vos vœux est en droit de prétendre.

ARMANDE.

Non, non, je ne veux point à vostre passion
Imposer la rigueur d'une explication;
Je ménage les gens, & sçay comme embarrasser
Le contraignant effort de ces aveus en face.

CLITANDRE.

Non, Madame, mon cœur qui dissimule peu,
Ne sent nulle contrainte à faire un libre aveu;
Dans aucun embarras un tel pas ne me jette,
Et j'avouëray tout haut d'une ame franche & net-
te,

Que les tendres liens où je suis arresté,
Mon amour & mes vœux, sont tout de ce costé.
Qu'à nulle émotion cet aveu ne vous porte;
Vous avez bien voulu les choses de la sorte,
Vos traits m'avoient pris, & mes tendres soupirs
Vous ont assez prouvé l'ardeur de mes desirs:
Mon cœur vous consacroit une flame immortelle,
Mais vos yeux n'ont pas crû leur conquête assez
belle;

J'ay souffert sous leur joug cent mépris differens,
Ils regnoient sur mon ame en superbes tyrans,
Et je me suis cherché, lassé de tant de peines,
Des vainqueurs plus humains, & de moins rudes
chaines:

Je les ay rencontrés, Madame, dans ces yeux,

Et leurs traits à jamais me seront précieux ;
 D'un regard pitoyable ils ont séché mes larmes ,
 Et n'ont pas dédaigné le rebut de vos charmes ;
 De si rares bontez m'ont si bien sçeu toucher ,
 Qu'il n'est rien qui me puisse à mes fers arracher ;
 Et j'ose maintenant vous conjurer, Madame,
 De ne vouloir tenter nul effort sur ma flamme ,
 De ne point essayer à rappeler un cœur
 Résolu de mourir dans cette douce ardeur.

A R M A N D E.

Eh qui vous dit, Monsieur, que l'on ait cette en-
 vie,
 Et que de vous enfin si fort on se soucie ?
 Je vous trouve plaisant, de vous le figurer ;
 Et bien impertinent, de me le déclarer.

H E N R I E T T E.

Eh doucement, ma Sœur. Où donc est la Morale
 Qui sçait si bien regir la partie animale,
 Et retenir la bride aux efforts du courroux ?

A R M A N D E.

Mais vous qui m'en parlez, où la pratiquez-vous,
 De répondre à l'amour que l'on vous fait pareître,
 Sans le congé de ceux qui vous ont donné l'estre ;
 Sçachez que le devoir vous soumet à leurs loix,
 Qu'il ne vous est permis d'aimer que par leur
 choix,
 Qu'ils ont sur vostre cœur l'autorité suprême,
 Et qu'il est criminel d'en disposer vous-même.

H E N R I E T T E.

Je rends grâce aux bontez que vous me faites voir,
 De m'enseigner si bien les choses du devoir ;
 Mon cœur sur vos leçons veut régler sa conduite,
 Et pour vous faire voir, ma Sœur, que j'en profite ;
 Clitandre, prenez soin d'appuyer vostre amour
 De l'agrément de ceux dont j'ay reçu le jour,
 Faites-vous sur mes vœux un pouvoit légitime,
 Et me donnez moyen de vous aimer sans crime.

C L I T A N D R E.

J'y vay de tous mes soins travailler hautement,

10 LES FEMMES SÇAVANTES,
Et j'attendois de vous ce doux consentement.

ARMANDE.

Vous triomphez, ma Sœur, & faites une mine
A vous imaginer que cela me chagrine.

HENRIETTE.

Moy, ma Sœur; point du tout, je sçay que sur vos
sens

Les droits de la raison sont toujourns tout-puissans,
Et que par les leçons qu'on prend dans la sagesse,
Vous estes au dessus d'une telle foiblesse.

Loin de vous soupçonner d'aucun chagrin, je croy
Qu'icy vous daignerez vous employer pour moy,

Appuyer sa demande, & de vostre suffrage
Presser l'heureux moment de nostre mariage.

Je vous en sollicite; & pour y travailler....

ARMANDE.

Vostre petit esprit se mêle de railler,

Et d'un cœur qu'on vous jette on vous voit toute fier-
te.

HENRIETTE.

Tout jetté qu'est ce cœur, il ne vous déplaist guere;

Et si vos yeux sur moy le pouvoient ramasser,

Ils prendroient aisement le soin de se baisser.

ARMANDE.

A répondre à cela je ne daigne descendre,

Et ce sont sots discours qu'il ne faut pas entendre.

HENRIETTE.

C'est fort bien fait à vous, & vous nous faites voir
Des moderations qu'on ne peut concevoir.

SCENE III.

CLITANDRE, HENRIETTE.

HENRIETTE.

Vostre sincere aveu ne l'a pas peu surprise.

CLITANDRE.

Elle merite assez une telle franchise,

Et toutes les hauteurs de sa folle fierté

Sont dignes tout au moins de ma sincérité :
 Mais puis qu'il m'est permis, je vais à vostre Pere ,
 Madame....

H E N R I E T T E.

Le plus feür est de gagner ma Mere :
 Mon Pere est d'une humeur à consentir à tout ,
 Mais il met peu de poids aux choses qu'il resout ;
 Il a reçu du ciel certaine bonté d'ame ,
 Qui le soumet d'abord à ce que veut sa femme ;
 C'est elle qui gouverne, & d'un ton absolu
 Elle dicte pour loy ce qu'elle a resolu.
 Je voudrois bien vous voir pour elle , & pour ma
 Tante ,
 Une ame, je l'avouë, un peu plus complaisante ,
 Un esprit qui flattant les visions du leur ,
 Vous pût le leur estime attirer la chaleur.

C L I T A N D R E.

Mon cœur n'a jamais pû, tant il est né sincere,
 Même dans vostre Sœur flatter leur caractère,
 Et les femmes Docteurs ne sont point de mon gouff.
 Je consens qu'une femme ait des clartez de tout ,
 Mais je ne luy veux point la passion choquante
 De se rendre sçavante afin d'estre sçavante ;
 Et j'aime que souvent aux questions qu'on fait ,
 Elle sçache ignorer les choses qu'elle sçait ;
 De son étude enfin je veux qu'elle se cache ,
 Et qu'elle ait du sçavoir sans vouloir qu'on le sçache ,
 Sans citer les auteurs, sans dire de grands mots ,
 Et cloier de l'esprit à ses moindres propos.
 Je respecte beaucoup Madame vostre Mere ,
 Mais je ne puis du tout aprouver sa chimere ,
 Et me rendre l'echo des choses qu'elle dit
 Aux encens qu'elle donne à son heros d'esprit.
 Son Monsieur Trissotin me chagrine, m'assomme,
 Et j'enrage de voir qu'elle estime un tel homme ,
 Qu'elle nous mette au rang des grands & beaux
 esprits
 Un benefi dont par tout on fisse les écrits,

Un pedant dont on voit la plume liberale
D'officieux papiers fournir toute la hale.

HENRIETTE.

Ses écrits, ses discours, tout m'en semble ennuyeux,
Et je me trouve assez vostre gout & vos yeux ;
Mais comme sur ma Mere il a grande puissance,
Vous devez vous forcer à quelque complaisance.
Un amant fait sa cour où s'attache son cœur,
Il veut de tout le monde y gagner la faveur ;
Et pour n'avoir personne à sa flame contraire,
Jusqu'au chien du logis il s'efforce de plaire.

CLITANDRE.

Ouy, vous avez raison ; mais Monsieur Trissotin
M'inspire au foad de l'ame un dominant chagrin.
Je ne puis consentir, pour gagner les suffrages,
A me des-honorer, en prisant ses ouvrages ;
C'est par eux qu'à mes yeux il a d'abord paru,
Et je le connoissois avant que l'avoir vû.
Je vis dans le fatras des écrits qu'il nous donne,
Ce qu'étale en tous lieux sa pedante personne,
La constante hauteur de sa présomption ;
Cette intrepidité de bonne opinion ;
Cet indolent estat de confiance extrême,
Qui le rend en tout temps si content de soy-mê-
me,

Qui fait qu'à son merite incessamment il rit ;
Qu'il se sçait si bon gré de tout ce qu'il écrit ;
Et qu'il ne voudroit pas changer sa renommée
Contre tous les honneurs d'un General d'Armée.

HENRIETTE.

C'est avoir de bons yeux, que de voir tout cela.

CLITANDRE.

Jusques à sa figure encor la chose alla,
Et je vis par les vers qu'à la teste il nous jette,
De quel air il falloit que fût fait le Poëte ;
Et j'en avois si bien deviné tous les traits,
Que recontrant un homme un jour daas le Pa-
lais,
Je gageay que c'estoit Trissotin en personne.

Et je vis qu'en effet la gageure estoit bonne.

HENRIETTE.

Quel conte !

CLITANDRE.

Non, je dis la chose comme elle est :

Mais je voy vostre Tante. Agréez, s'il vous plaist,

Que mon cœur luy declare icy nostre mystere,

Et gagne sa faveur auprès de vostre Mere.

SCENE IV.

CLITANDRE, BELISE.

CLITANDRE.

Souffrez, pour vous parler, Madame, qu'un amant

Prene l'occasion de cet heureux moment,

Et se découvre à vous de la sincere flame....

BELISE.

Ah toutbeau, gardez vous de m'ouvrir trop vostre
ame :

Si je vous ay sçeu mettre au rang de mes amans,

Contentez vous des yeux pour vos seuls truchemens,

Et ne m'expliquez point par un autre langage

Des desirs qui chez moy passent pour un outrage ;

Aimez-moy, soupirez, brûlez pour mes appas,

Mais qu'il me soit permis de ne le sçavoir pas :

Je puis fermer les yeux sur vos flames secretes,

Tant que vous vous tiendrez aux müets Interpret-
tes ;

Mais si la bouche vient à s'en vouloir mesler,

Pour jamais de ma veüe il vous faut exiler.

CLITANDRE.

Des projets de mon cœur ne prenez point d'alarme ;

Henriette, Madame, est l'objet qui me charme,

Et je viens ardemment conjurer vos bontez

De seconder l'amour que j'ay pour ses beautez.

BELISE.

Ah certes le détour est d'esprit, je l'avouë,

Ce subtil faux-fuyant merite qu'on le louë ;

Et dans tout les Romans où j'ay jetté les yeux,
Je n'ay rien rencontré de plus ingenieux.

CLITANDRE.

Cecy n'est point du tout un trait d'esprit, Madame,
Et c'est un pur aveu de ce que j'ay dans l'ame.
Les cieux, par les liens d'une immuable ardeur,
Aux beautez d'Henriette ont attaché mon cœur ;
Henriette me tient sous son aimable empire,
Et l'hymen d'Henriette est le bien où j'aspire ;
Vous y pouvez beaucoup, & tout ce que je veux,
C'est que vous y daigniez favoriser mes vœux.

BELISE.

Je vois où doucement veut aller la demande,
Et je sçay sous ce nom ce qu'il faut que j'entende ;
La figure est adroite, & pour n'en point sortir,
Aux choses que mon cœur m'offre à vous repartir.
Je diray qu'Henriette à l'hymen est rebelle,
Et que sans rien pretendre, il faut brûler pour elle.

CLITANDRE.

Eh, Madame, à quoy bon un pareil embarras,
Et pourquoy voulez-vous penser ce qui n'est pas ?

BELISE.

Mon Dieu, point de façons ; cessez de vous defendre

De ce que vos regards m'ont souvent fait entendre ;
Il suffit que l'on est contente du détour
Dont s'est adroitement avisé vostre amour,
Et que sous la figure où le respect l'engage,
On veut bien se resoudre à souffrir son hommage,
Pourveu que ses transports par l'honneur éclairiez
N'offrent à mes autels que des vœux épurez.

CLITANDRE.

Mais...

BELISE.

A dieu, pour ce coup cecy doit vous suffire,
Et je vous ay plus dit que je ne voulois dire.

CLITANDRE.

Mais vostre erreur....

B E L I S E.

Laissez, je rougis maintenant.

Et ma pudeur s'est fait un effort surprenant.

C L I T A N D R E.

Je veux estre pendu, si je vous aime, & sage....

B E L I S E.

Non, non, je ne veux rien entendre davantage.

C L I T A N D R E.

Diantre soit de la folle avec ses visions.

A-t-on rien veu d'égal à ces preventions ?

Allons commettre un autre au soin que l'on me
donne,

Et prenons le secours d'une sage personne.

Fin du premier Acte.

A C T E II.

S C E N E I.

A R I S T E.

O U Y, je vous porteray la réponse au plû-
tost ;J'appuyray, presseray, feray tout ce qu'il
faut.Qu'un amant, pour un mot, a de choses
à dire!

Et qu'impatiemment il veut ce qu'il desire!

Jamais ...

S C E N E II.

C H R I S A L E, A R I S T E.

A R I S T E.

A. H. Dieu vous gard', mon Frere,

CHRIS-

Et vous aussi.

Mon Frere.

ARISTE.

Sçavez-vous ce qui m'amene icy ?

CHRISALE.

Non ; mais, si vous voulez, je suis prest à l'apprendre.

ARISTE.

Depuis assez longtemps vous connoissez Clitandre ?

CHRISALE.

Sans doute, & je le voy qui frequente chez nous.

ARISTE.

En quelle estime est-il, mon Frere, auprès de vous ?

CHRISALE.

D'Homme d'honneur, d'esprit, de cœur, & de conduite,

Et je voy peu de gens qui soient de son merite.

ARISTE.

Certain desir qu'il a conduit icy mes pas,
Et je me réjouis que vous en fassiez cas.

CHRISALE.

Je connus feu son Pere en mon voyage à Rome.

ARISTE.

Fort-bien.

CHRISALE.

C'estoit, mon Frere, un fort bon gentilhomme.

ARISTE.

On le dit.

CHRISALE.

Nous n'avions alors que vingt-huit ans,
Et nous estions, ma foy, tous deux de vert galans.

ARTISEE.

Je le croy.

CHRISALE.

Nous donnions chez les Dames Romaines,
Et tout le monde là parloit de nos fredaines ;
Nous faisons de jalous.

ARISTE.

A R I S T E.

Voilà qui va des mieux

Mais venons au sujet qui m'amene en ces lieux.

S C E N E III.

B E L I S E , C H R I S A L E , A R I S T E.

A R I S T E.

Clitandre auprès de vous me fait son Interprete,
Et son cœur est épris des graces d'Henriette.

C H R I S A L E.

Quoy, de ma fille?

A R I S T E.

Ouy, Clitandre en est charmé,
Et je ne vis jamais amant plus enflâmé.

B E L I S E.

Non, non, je vous entens, vous ignorez l'histoire,
Et l'affaire n'est pas ce que vous pouvez croire.

A R I S T E.

Comment, ma Sœur?

B E L I S E.

Clitandre abuse vos esprits,
Et c'est d'un autre objet que son cœur est épris.

A R I S T E.

Vous raillez. Ce n'est pas Henriette qu'il aime?

B E L I S E.

Non, j'en suis assurée.

A R I S T E.

Il me l'a dit luy même.

B E L I S E.

Eh ouy.

A R I S T E.

Vous me voyez, ma Sœur, chargé par luy
D'en faire la demande à son Pere aujourd'huy.

B E L I S E.

Fort-bien.

A R I -

A R I S T E.

Et son amour même m'a fait instance
De presser les momens d'une telle alliance.

B E L I S E.

Encor mieux. On ne peut tromper plus galamment.
Henriette, entre nous, est un amusement,
Un voile ingénieux, un pretexte, mon Frere,
A couvrir d'autres feux dont je sçay le mystere,
Et je veux bien tous deux vous mettre hors d'erreur.

A R I S T E.

Mais puis que vous sçavez tant de choses, ma Sœur,
Dites nous, s'il vous plaist, cet autre objet qu'il aime ?

B E L I S E.

Vous le voulez sçavoir ?

A R I S T E.

Ouy, quoy ?

B E L I S E.

Moy.

A R I S T E.

Vous ?

B E L I S E.

Moy-même.

A R I S T E.

Hay, ma Sœur !

B E L I S E.

Qu'est-ce donc que veut dire ce hay,

Et qu'a de surprenant le discours que je fay ?
On est faite d'un air je pense à pouvoir dire
Qu'on n'a pas pour un cœur soumis à son empire ;
Et Dorante, Damis, Cleonte, & Licidas,
Peuvent bien faire voir qu'on a quelques appas.

A R I S T E.

Ces gens vous aiment ?

B E L I S E.

Ouy, de toute leur puissance.

A R I S T E.

Ils vous l'ont dit ?

B E L I S E.

Aucun n'a pris cette licence ?

Ils m'ont sçeu reverer si fort jusqu'à ce jour,
 Qu'ils ne m'ont jamais dit un mot de leur amour :
 Mais pour m'offrir leur cœur, & voïer leur ser-
 vice,

Les müets truchemens ont tous fait leur office.

A R I S T E.

On ne voit presque point ceans venir Damis.

B E L I S E.

C'est pour me faire voir un respect plus soümis.

A R I S T E.

De mots piquans par tout Dorante vous outrage.

B E L I S E.

Ce sont emportemens d'une jalouse rage.

A R I S T E.

Cleonte & Licidas ont pris femme tous deux.

B E L I S E.

C'est par un desespoir où j'ay reduit leurs feux.

A R I S T E.

Ma foy, ma chere Sœur, vision toute claire.

C H R I S A L E.

De ces chimeres là vous devez vous défaire.

B E L I S E.

Ah chimeres ! Ce sont des chimeres, dit-on !
 Chimeres, moy ! Vrayment chimeres est fort bon !
 Je me rejouis fort de chimeres, mes Freres,
 Et je ne sçavois pas que j'eusse des chimeres.

S C E N E I V.

C H R I S A L E, A R I S T E.

C H R I S A L E.

N^ostre Sœur est folle ouy.

A R I S T E.

Cela croist tous les jours.

Mais, encore une fois, reprenons le discours.

Clitan-

20 LES FEMMES SÇAVANTES,
Clitandre vous demande Henriette pour femme,
Voyez quelle reponse on doit faire à sa flamme ?

CHRISALF.

Faut-il le demander ? J'y consens de bon cœur,
Et tiens son alliance à singulier honneur.

ARISTE.

Vous sçavez que de bien il n'a pas l'abondance,
Que....

CHRISALF.

C'est un interest qui n'est pas d'importance ;
Il est riche en vertu, cela vaut des tresors,
Et puis son Pere & moy n'estions qu'un en deux
corps.

ARISTE.

Parlons à vostre femme, & voyons à la rendre
Favorable....

CHRISALF.

Il suffit, je l'accepte pour gendre.

ARISTE.

Ouy; mais pour appuyer vostre consentement,
Mon Frere, il n'est pas mal d'avoir son agrément,
Allons....

CHRISALF.

Vous mocquez-vous? il n'est pas necessaire
Je répons de ma femme, & prens sur moy l'affaire.

ARISTE.

Mais....

CHRISALF.

Laissez faire, dy-je, & n'appréhendez pas.
Je la vais disposer aux choses de ce pas.

ARISTE.

Soit. Je vay là-dessus sonder vostre Henriette,
Et reviendray sçavoir....

CHRISALF.

C'est une affaire faite,
Et je vais à ma femme en parler sans delay.

SCENE V.

MARTINE, CHRISALE.

MARTINE.

ME voilà bien chanceuse ! Hélas l'an dit bien
vray,

Qui veut noyer son chien, l'accuse de la rage,
Et service d'autrui n'est pas un heritage.

CHRISALE.

Qu'est ce donc ? Qu'avez vous, Martine ?

MARTINE.

Ce que j'ay ?

CHRISALE.

Ouy ?

MARTINE.

J'ay que l'an me donne aujourd'huy mon congé,
Monsieur.

CHRISALE.

Vostre congé !

MARTINE.

Ouy ? Madame me chasse.

CHRISALE.

Je n'entens pas cela. Comment ?

MARTINE.

On me menace,
Si je ne fors d'icy, de me bailler cent coups.

CHRISALE.

Non, vous demeurerez, je suis content de vous ;
Ma femme bien souvent a la teste un peu chaude,
Et je ne veux pas moy....

SCÈNE VI.

PHILAMINTE, BELISE, CHRISALE,
MARTINE.

PHILAMINTE.

Quoy, je vous voy, Maraude ?
Vifte, sortez, Friponne; allons, quittez ces lieux,
Et ne vous presentez jamais devant mes yeux.

CHRISALE.

Tout-doux.

PHILAMINTE.

Non, ç'en est fait.

CHRISALE.

Eh.

PHILAMINTE.

Je veux qu'elle sorte.

CHRISALE.

Mais qu'a-t-elle commis, pour vouloir de la sorte...

PHILAMINTE.

Quoy, vous la soutenez ?

CHRISALE.

En aucune façon.

PHILAMINTE.

Prenez-vous son parti contre moy ?

CHRISALE.

Mon Dieu non ;

Je ne fais seulement que demander son crime.

PHILAMINTE.

Suis-je pour la chasser sans cause legitime ?

CHRISALE.

Je ne dis pas cela, mais il faut de nos gens...

PHILAMINTE.

Non, elle sortira, vous dis-je, de ceans.

CHRISALE.

Hé bien ouy. Vous dit-on quelque chose là-contre ?

PHILAMINTE.

Je ne veux point d'obstacle aux desirs que je montre.

CHRISALE.

D'accord.

PHILAMINTE.

Et vous devez en raisonnable épous.

Estre pour moy contre elle, & prendre mon courroux.

CHRISALE.

Aussi fais-je.. Ouy, ma femme avec raison vous chasse,

Coquine, & vostre crime est indigne de grace.

MARTINE.

Qu'est-ce donc que j'ay fait ?

CHRISALE.

Ma foy je ne sçay pas.

PHILAMINTE.

Elle est d'humeur encor à n'en faire aucun cas.

CHRISALE.

A-t-elle, pour donner matiere a vostre haine,
Cassé quelque miroir, ou quelque porcelaine ?

PHILAMINTE.

Voudrois-je la chasser, & vous figurez-vous
Que pour si peu de chose on se mette en courroux ?

CHRISALE.

Qu'est-ce à dire ? L'affaire est donc considerable ?

PHILAMINTE.

Sans doute. Me voit-on femme déraisonnable ?

CHRISALE.

Est ce qu'elle a laissé, d'un esprit negligent,
Dérober quelque aiguïere, ou quelque plat d'argent ?

PHILAMINTE.

Cela ne seroit rien.

CHRISALE.

Oh, oh ! Peste, la belle !

Quoy, l'avez-vous surprise à n'estre pas fidelle ?

PHILAMINTE,

C'est pis que tout cela.

CHRISALE,

Pis que tout cela ?

PHILAMINTE.

Pis.

CHRISALE.

Comment diantre, Friponne ! Euh ? A-t-elle commis..

PHILAMINTE.

Elle a, d'une insolence à nulle autre pareille.
Après trente leçons, insulté mon oreille,
Par l'impropriété d'un mot sauvage & bas,
Qu'en termes décisifs condamne Vaugelas.

CHRISALE.

Est-ce-là....

PHILAMINTE.

Quoy, toujours malgré nos remontrances,
Heurter le fondement de toutes les Sciences ;
La Grammaire qui sçait regenter jusqu'aux Rois,
Et les fait la main haute obeir à ses loix ?

CHRISALE.

Du plus grand des forfaits je la croyois coupable.

PHILAMINTE.

Quoy, vous ne trouvez pas ce crime impardonna-
ble ?

CHRISALE.

Si fais.

PHILAMINTE.

Je voudrois bien que vous l'excusassiez.

CHRISALE.

Je n'ay garde.

BELISE.

Il est vray que ce sont des pitiez,
Toute construction est par elle détruite,
Et des loix du langage on l'a cent fois instruite.

MARTINE.

Tout ce que vous preschez est je croy bel & bon ;
Mais je ne sçaurois, moy, parler vostre jargon.

PHILAMINTE.

L'impudente ! Appeller un jargon le langage
Fondé sur la raison & sur le bel usage !

MARTINE.

Quand on se fait entendre, on parle toujours bien,
Et tous vos biaux dictons ne servent pas de rien.

PHILAMINTE.

Hé bien, ne voilà pas encore de son file,
Ne servent pas de rien.

BELISE.

O cervelle indocile !

Faut-il qu'avec les soins qu'on prend incessamment,
On ne te puisse apprendre à parler congrûment ?
De *pas*, mis avec *rien*, tu fais la recidive,
Et c'est, comme on t'a dit, trop d'une negative.

MARTINE.

Mon Dieu, je n'avons pas étugué comme vous,
Et je parlons tout droit comme on parle cheux
nous.

PHILAMINTE.

Ah peut-on y tenir !

BELISE.

Quel tolecisme horrible !

PHILAMINTE.

En voilà pour tuer une oreille sensible.

BELISE.

Ton esprit, je l'avouë, est bien materiel.
Je, n'est qu'un singulier. *avons*, est pluriel.
Veux tu toute ta vie offencer la Grammaire ?

MARTINE.

Qui parle d'offencer grand' Mere, ny grand Pere ?

PHILAMINTE.

O Ciel !

BELISE.

Grammaire est prise à contre-sens par toy,
Et je t'ay dit déjà d'où vient ce mot.

MARTINE.

Ma foy,

B

Qu'

Qu'il vienne de Chaillot, d'Hauteil, ou de Pontoise,
Cela ne me fait rien.

BELISE.

Quelle ame villageoise!
La Grammaire, du verbe & du nominatif,
Comme de l'adjectif avec le substantif,
Nous enseigne les loix.

MARTINE.

J'ay, Madame, à vous dire
Que je ne connois point ces gens-là.

PHILAMINTE.

Quel martire!

BELISE.

Ce sont les noms des mots, & l'on doit regarder
En quoy c'est qu'il les faut faire ensemble accorder.

MARTINE.

Qu'ils s'accordent entr'eux, ou se gourment, qu'im-
porte?

à sa Sœur. PHILAMINTE.

Eh, mon Dieu, finissez un discours de la sorte.

à son mary. Vous ne voulez pas, vous, me la faire
sortir?

CHRISALE.

Si fait. A son caprice il me faut consentir.

Va, ne l'irrite point; retire-toy, Martine.

PHILAMINTE.

Comment? vous avez peur d'offencer la coquine?
Vous luy parlez d'un ton tout à fait obligeant?

CHRISALE *bat.*

Moy! point. Allons, sortez. Va-t-en, ma pauvre
enfant.

SCENE VII.

PHILAMINTE, CHRISALE, BELISE.

CHRISALE.

Vous estes satisfaite, & la voilà partie.
Mais je n'approuve point une telle sortie;

C'est

C'est une fille propre aux choses qu'elle fait,
Et vous me la chassiez pour un maigre sujet.

P H I L A M I N T E.

Vous voulez que toujours je l'aye à mon service,
Pour mettre incessamment mon oreille au sup-
plie-
ce ?

Pour rompre toute loy d'usage & de raison,
Par un barbare amas de vices d'oraison,
De mots estropiez, coufus par intervalles,
De proverbes traînez dans les ruisseaux des haies ?

B E L I S E.

Il est vray que l'on suë à souffrir les discours.
Elle y met Vaugelas en pieces tous les jours ;
Et les moindres defauts de ce grossier genie,
Sont ou le pleonafme, ou la cacophonie.

C H R I S A L E.

Qu'importe qu'elle manque aux loix de Vaugelas,
Pourveu qu'à la cuisine elle ne manque pas ?
J'aime bien mieux, pour moy, qu'en épluchant
ses herbes,

Elle accommode mal les noms avec les verbes,
Et redise cent fois un bas ou méchant mot,
Que de brûler ma viande, ou saler trop mon pot.
Je vis de bonne soupe, & non de beau langage.
Vaugelas n'apprend point à bien faire un potage ;
Et Malherbe & Balzac, si sçavans en beaux mots,
En cuisine peut-estre auroient esté des sots.

P H I L A M I N T E.

Que ce discours grossier terriblement assomme !
Et quelle indignité pour ce qui s'appelle homme,
D'estre baissé sans cesse aux soins matériels,
Au lieu de se hausser vers les spirituels !
Le corps, cette guenille, est-il d'une importance,
D'un prix à meriter seulement qu'on y pense,
Et ne devons-nous pas laisser cela bien loin ?

C H R I S A L E.

Ouy, mon corps est moy-même, & j'en veux pren-
dre soin ?

Guenille si l'on veut, ma guenille m'est chere.

BELISE.

Le corps avec l'esprit, fait figure, mon Frere :

Mais si vous en croyez tout le monde sçavant,

L'esprit doit sur le corps prendre le pas devant ;

Et nostre plus grand soin, nostre premiere instan-

ce,

Doit estre à le nourrir du suc de la science.

CHRISALF.

Ma foy si vous songez à nourrir vostre esprit,

C'est de viande bien creuse, à ce que chacun dit,

Et vous n'avez nul soin, nulle sollicitude,

Tour...

PHILAMINTE.

Ah *sollicitude* à mon oreille est rude,
Il put étrangement son anciennete.

BELISE.

Il est vray que le mot est bien colet-monté.

CHRISALF.

Voulez vous que je dise : Il faut qu'enfin j'éclate,

Que je leve le masque, & décharge ma rate.

De folles on vous traite, & j'ay fort sur le cœur...

PHILAMINTE.

Comment donc ?

CHRISALF.

C'est à vous que je parle, ma Sœur,

Le moindre solecisme en parlant vous irrite :

Mais vous en faites, vous, d'étranges en conduite.

Vos livres eternels ne me contentent pas,

Et hors un gros Plutarque à mettre mes rabats,

Vous devriez bruler tout ce meuble inutile,

Et laisser la science aux Docteurs de la ville ;

M'oster, pour faire bien, du grenier de ceans,

Cette longue lunette à faire peur aux gens,

Et cent brimborions dont l'aspect importune :

Ne point aller chercher ce qu'on fait dans la lune,

Et vous mesler un peu de ce qu'on fait chez vous,

Où nous voyons aller tout sans dessus-dessous.

Il n'est pas bien honneste, & pour beaucoup de cau-
les,

Qu'une femme étudie, & sçache tant de choses,
Former aux bonnes mœurs l'esprit de ses enfans,
Faire aller son ménage, avoir l'œil sur ses gens,
Et regler la dépenſe avec œconomie,
Doit estre son étude & sa philosophie.
Non Peres sur ce point estoient gens bien sencez,
Qui disoient qu'une femme en sçait toujours assez,
Quand la capacité de son esprit se haüſſe
A connoître un pourpoint d'avec un haut-de-chauf-
ſe.

Les leurs ne liſoient point, mais elles vivoient bien ;
Leurs ménages estoient tout leur docte entretien,
Et leurs livres un dé, du fil, & des aiguilles,
Dont elles travailloient au trousseau de leurs filles.
Les femmes d'apresent sont bien loin de ces mœurs,
Elles veulent écrire, & devenir auteurs.
Nulle science n'est pour elles trop profonde,
Et ceans beaucoup plus qu'en aucun lieu du mon-
de.

Les secrets les plus hauts s'y laissent concevoir,
Et l'on sçait tout chez moy, hors ce qu'il faut sça-
voir.

On y sçait comme vont Lune, étoile polaire,
Venus, Saturne, & Mars, dont je n'ay point affaire ;
Et dans ce vain sçavoir, qu'on va chercher si loin,
On ne sçait comme va mon pot dont j'ay besoin.
Mes gens à la science aspirent pour vous plaire,
Et tous ne font rien moins que ce qu'ils ont à faire ;
Raisonner est l'employ de toute ma maison,
Et le raisonnement en bannit la raison ;
L'un me brûle mon roſt en liſant quelque histoire,
L'autre réve à des vers quand je demande à boire ;
Enſin je vòy par eux voltre exemple ſuivi,
Et j'ay des serviteurs, & ne ſuis point servi
Une payvre ſervante au moins m'estoit reſtée,
Qui de ce mauvais air n'estoit point infectée,
Et voilà qu'on la chaſſe avec un grand fracas,

A cause qu'elle manque à parler Vaugelas.
 Je vous le dis, ma Sœur, tout ce train-là me blesse,
 (Car c'est, comme j'ay dit, à vous que je m'adresse.)
 Je n'aime point ceans tous vos gens à latin,
 Et principalement ce Monsieur Triffotin.
 C'est luy qui dans des vers vous a timpanisées,
 Tous les propos qu'il tient sont des billevesées,
 On cherche ce qu'il dit après qu'il a parlé,
 Et je luy croy, pour moy, le timbre un peu fessé.

PHILAMINTE.

Quelle bassesse, ô Ciel, & d'ame & de langage!

BELISE.

Est-il de petits corps un plus lourd assemblage!
 Un esprit composé d'atomes plus bourgeois!
 Et de ce même sang se peut-il que je sois!
 Je me veux mal de mort d'estre de vostre race,
 Et de confusion j'abandonne la place.

SCENE VIII.

PHILAMINTE, CHRISALE.

PHILAMINTE.

Avez-vous à lâcher encore quelque trait?

CHRISALE.

Moy? non. Ne parlons plus de querelle, c'est fait;
 Discourons d'autre affaire. A vostre fille aînée
 On voit quelque dégoust pour les nœuds d'hymenée;

C'est une philosophe enfin, je n'en dy rien,
 Elle est bien gouvernée, & vous faites fort bien.
 Mais de toute autre humeur se trouve sa cadette,
 Et je croy qu'il est bon de pourvoir Henriette,
 De choisir un mary....

PHILAMINTE.

C'est à quoy j'ay songé.
 Et je veux vous ouvrir l'intention que j'ay.
 Ce Monsieur Trissotin dont on nous fait un crime,

Et

Et qui n'a pas l'honneur d'estre dans vostre estime,
 Est celuy que je prens pour l'épous qu'il luy faut,
 Et je sçay mieux que vous juger de ce qu'il vaut ;
 La contestation est icy superfluë,
 Et de tout point chez moy l'affaire est resoluë,
 Au moins ne dites mot du choix de cet épous,
 Je veux à vostre fille en parler avant vous.
 J'ay des raisons à faire approuver ma conduite,
 Et je connoistray bien si vous l'aurez instruite.

S C E N E I X.

A R I S T E, C H R I S A L E.

A R I S T E.

H E bien ? la femme sort, mon frere, & je voy
 bien

Que vous venez d'avoir ensemble un entretien.

C H R I S A L E.

Ouy.

A R I S T E.

Quel est le succès ? Aurons nous Henriette ?
 A-t-elle consenti ? l'affaire est-elle faite ?

C H R I S A L E.

Pas tout-à-fait encor.

A R I S T E.

Refuse-t-elle ?

C H R I S A L E.

Non.

A R I S T E.

Est ce qu'elle balance ?

C H R I S A L E.

En aucune façon.

A R I S T E.

Quoy donc ?

C H R I S A L E.

C'est que pour gendre, elle m'offre un
 autre homme.

A R I S T E.

Un autre homme pour gendre!

C H R I S A L E.

Un autre.

A R I S T E.

Qui se nomme?

C H R I S A L E.

Monsieur Trissotin.

A R I S T E.

Quoy, ce Monsieur Trissotin....

C H R I S A L E.

Ouy, qui parle toujours de vers & de latin.

A R I S T E.

Vous l'avez accepté?

C H R I S A L E.

Moy, point, à Dieu ne plaise.

A R I S T E.

Qu'avez-vous répondu?

C H R I S A L E.

Rien; & je suis bien-aïse

De n'avoir point parlé pour ne m'engager pas!

A R I S T E.

La raison est fort belle, & c'est faire un grand pas.
Avez-vous sceu du moins luy proposer Clitandre?

C H R I S A L E.

Non: car comme j'ay veu qu'on parloit d'autre gendre,

J'ay crû qu'il estoit mieux de ne m'avancer point.

A R I S T E.

Certes, vostre prudence est rare au dernier point!
N'avez-vous point de honte avec vostre moïesse?
Et se peut il qu'un homme ait assez de foiblesse
Pour laisser à sa femme un pouvoir absolu,
Et n'oser attaquer ce qu'elle a résolu?

C H R I S A L E.

Mon Dieu, vous en parlez, mon frere, bien à l'aise,

Et vous ne sçavez pas comme le bruit me pese.

J'aime

J'aime fort le repos, la paix, & la douceur,
 Et ma femme est terrible avecque son humeur.
 Du nom de Philosophe elle fait grand mystere,
 Mais elle n'en est pas pour cela moins colere;
 Et sa morale faite à mépriser le bien,
 Sur l'aigreur de sa bile opere comme rien,
 Pour peu que l'on s'oppose à ce que veut sa teste,
 On en a pour huit jours d'effroyable tempeste.
 Elle me fait trembler dès qu'elle prend son ton,
 Je ne sçais où me mettre, & c'est un vray dra-
 gon;

Et cependant avec toute sa diablerie,
 Il faut que je l'appelle, & mon cœur, & m'amie.

A R I S T E.

Allez, c'est se mocquer. Vostre femme, entre
 nous,

Est par vos lachetez souveraine sur vous.
 Son pouvoir n'est fondé que sur vostre foiblesse.
 C'est de vous qu'elle prend le titre de Maistresse.
 Vous même à les hauteurs vous vous abandonnez,
 Et vous faites mener en beste par le nez.
 Quoy, vous ne pouvez pas, voyant comme on vous
 nomme,

Vous resoudre une fois à vouloir estre un homme ?
 A faire condescendre une femme à vos vœux,
 Et prendre assez de cœur pour dire un je le veux ?
 Vous laisserez sans honte immoler vostre fille
 Aux folles visions qui tiennent la famille,
 Et de tout vostre bien revestir un nigaut,
 Pour six mots de latin qu'il leur fait sonner haut ?
 Un pedant qu'à tous coups vostre femme apostro-
 phe

Du nom de bel Esprit, & de grand Philosophe,
 D'homme qu'en vers galans jamais on n'égala,
 Et qui n'est, comme on sçait, rien moins que tout
 cela !

Allez, encor un coup, c'est une mocquerie,
 Et vostre lâcheté merite qu'on en rie.

CHRISALE.

Ouy, vous avez raison, & je voy que j'ay tort,
Allons, il faut enfin montrer un cœur plus fort,
Mon Frere.

ARISTE.

C'est bien dit.

CHRISALE.

C'est une chose infame,
Que d'estre si soumis au pouvoir d'une femme.

ARISTE.

Fort-bien.

CHRISALE.

De ma douceur elle a trop profité.

ARISTE.

Il est vray.

CHRISALE.

Trop joiuy de ma facilité.

ARISTE.

Sans doute.

CHRISALE.

Et je luy veux faire aujourd'huy connoistre
Que ma fille est ma fille, & que j'en suis le Maistre,
Pour luy prendre un mary qui soit selon mes vœux.

ARISTE.

Vous-voilà raisonnable, & comme je vous veux.

CHRISALE.

Vous estes pour Clitandre & sçavez sa demeure;
Faites-le moy venir, mon frere, tout-à l'heure.

ARISTE.

J'y cours tout de ce pas.

CHRISALE.

C'est souffrir trop long temps,
Et je m'en vais estre homme à la barbe des gens.

Fin du second Acte.

ACTE

ACTE III.

SCENE I.

PHILAMINTE, ARMANDE, BELISE,
TRISSOTIN, L'EPINE.

PHILAMINTE.



H mettons nous ici pour écouter à
l'aïse

Ces vers que mot à mot il est besoin
qu'on pese.

ARMANDE.

Je brûle de les voir.

BELISE.

Et l'on s'en meurt chez nous.

PHILAMINTE.

Ce sont charmes pour moy, que ce qui part de
vous.

ARMANDE.

Ce n'est une douceur à nulle autre pareille.

BELISE.

Ce sont repas friands qu'on donne à mon oreille.

PHILAMINTE.

Ne faites point languir de si pressans desirs.

ARMANDE.

Dépêchez.

BELISE.

Faites tost, & hastez nos plaisirs.

PHILAMINTE.

A nostre impatience offrez vostre Epigramme.

TRISSOTIN.

Helas. C'est un enfant tout nouveau né, Madame.

Son sort assurément a lieu de vous toucher,

Et c'est dans vostre court que j'en viens d'accou-
cher.

36 LES FEMMES SÇAVANTES,
PHILAMINTE.
Pour me le rendre cher, il suffit de son Père.
TRISSOTIN.
Vostre approbation luy peut servir de Mere.
BELISE.
Qu'il a d'esprit !

SCENE II.

HENRIETTE, PHILAMINTE, A
MANDE, BELISE, TRIS
SOTIN, L'EPINE.

PHILAMINTE.

H O la, pourquoy donc fuyez vous ?

HENRIETTE.

C'est de peur de troubler un entretien si doux.

PHILAMINTE.

Approchez, & venez de toutes vos oreilles
Prendre part au plaisir d'entendre des merveilles.

HENRIETTE.

Je sçay peu les beautez de tout ce qu'on écrit,
Et ce n'est pas mon fait que les choses d'esprit.

PHILAMINTE.

Il n'importe; aussi-bien ay-je à vous dire en suite
Un secret dont il faut que vous soyez instruite.

TRISSOTIN.

Les sciences n'ont rien qui vous puisse enflâmer,
Et vous ne vous piquez que de sçavoir charmer.

HENRIETTE.

Aussi peu l'un que l'autre, & je n'ay nulle envie....

BELISE.

Ah songeons à l'enfant nouveau né, je vous prie.

PHILAMINTE.

Allons, petit garçon, viste, dequoy s'assois.

Le la juai tombe avec la chaise.

Voyez l'impertinent ! Est ce que l'on doit choir,
Après avoir appris l'équilibre des choses ?

B E L I S E.

De ta chute, ignorant, ne vois tu pas les causes,
Et qu'elle vieat d'avoir du point fixe écarté,
Ce que nous appellons centre de gravité ?

L'É P I N E.

Je m'en suis apperceu, Madame, estant par terre.

P H I L A M I N T E.

Le lourdaut !

T R I S S O T I N.

Bien luy prend de n'estre pas de verre.

A R M A N D E.

Ah de l'esprit par tout !

B E L I S E.

Ce!a ne tarit pas.

P H I L A M I N T E.

Servez nous promptement vostre aimable repas.

T R I S S O T I N.

Pour cette grande faim qu'à mes yeux on expose,
Un plat seul de huit vers me semble peu de chose,

Et je pense qu'ici je ne feray pas mal,
De joindre à l'pigramme, ou bien au madrigal,
Le ragouft d'un sonnet, qui chez une Princeffe
A passé pour avoir quelque delicatesse.
Il est de sel Attique assaisonné par tout,
Et vous le trouverez, je croy, d'assez bon gouft.

A R M A N D E.

Ah je n'en doute point.

P H I L A M I N T E.

Donnons vifte audience.

B E L I S E.

à chaque fois qu'il veut lire elle l'interrompt.

Je sens d'aise mon cœur tressaillir par avance.
J'aime la Poësie avec enteslement.

Et sur tout quand les vers sont tournez galamment.

PHILAMINTE.

Si nous parlons toujours, il ne pourra rien dire.

TRISSOTIN.

SO...

BELISE.

Silence, ma Nièce.

TRISSOTIN.

SONNET,

A LA PRINCESSE URANIE,

Sur la Fievre.

*V*ostre prudence est endormie,
 De traiter magnifiquement,
 Et de loger superbement
 Vostre plus cruelle ennemie.

BELISE.

Ah le joly début !

ARMANDE.

Qu'il a le tour galant !

PHILAMINTE.

Luy seul des vers aisez possède le talent !

ARMANDE.

A prudence endormie il faut rendre les armes.

BELISE.

Loger son ennemie est pour moy plein de charmes.

PHILAMINTE.

J'aime superbement & magnifiquement ;
 Ces deux adverbes joints font admirablement.

BELISE.

Prestons l'oreille au reste.

TRISSOTIN.

*V*ostre prudence est endormie,
 De traiter magnifiquement,

*Et de loger superbement
Vostre plus cruelle ennemie.*

ARMANDE.

Prudence endormie!

BELISE.

Loger son ennemie!

PHILAMINTE.

Superbement, & magnifiquement!

TRISSOTIN.

*Faites la sortir, quoy qu'on die,
De vostre riche appartement,
Où cette ingrâte insolemment
Attaque vostre belle vie.*

BELISE.

Ah tout-doux, laissez-moy, de grace, respirer.

ARMANDE.

Donnez nous, s'il vous plaist, le loisir d'admirer.

PHILAMINTE.

*On se sent à ces vers, jusques au fond de l'ame,
Couler je ne-sçay-quoy qui fait que l'on se pâme....*

ARMANDE.

*Faites-la sortir, quoy qu'on die,
De vostre riche appartement.*

*Que riche appartement est là joliment dit!
Et que la meraphore est mise avec esprit!*

PHILAMINTE.

Faites la sortir, quoy qu'on die.

*Ah que ce quoy qu'on die est d'un goust admirable!
C'est, à mon sentiment, un endroit impayable.*

ARMANDE.

De quoy qu'on die aussi mon cœur est amoureux.

BELISE.

Je suis de vostre avis, quoy qu'on die est heureux.

ARMANDE.

Je voudrois l'avoir fait.

BELISE.

Il vaut toute une pièce.

P H I L A M I N T E.

Mais en comprend-on bien comme moy la finesse !

A R M A N D E & B E L I S E.

Oh, oh.

P H I L A M I N T E.

*Faites-la sortir, quoy qu'on die.*Que de la fievre on prenne icy les interests,
N'ayez aucun égard, moquez-vous des caquets.*Faites-la sortir, quoy qu'on die. Quoy qu'on dit,
quoy qu'on die.*Ce *quoy qu'on die* en dit beaucoup plus qu'il ne sem-
ble.Je ne sçay pas, pour moy, si chacun me ressem-
ble ;

Mais j'entens là-dessous un million de mots.

B E L I S E.

Il est vray qu'il dit plus de choses qu'il n'est gros.

P H I L A M I N T E.

Mais quand vous avez fait ce charmant *quoy qu'on
die,*Avez-vous compris, vous, toute son energie ?
Songiez-vous bien vous-même à tout ce qu'il nous
dit,

Et pensiez-vous alors y mettre tant d'esprit ?

T R I S S O T I N.

Hay, hay!

A R M A N D E.

J'ay fort aussi l'*Ingrate* dans la teste,
Cette ingrante de fievre, injuste, mal-honneste,
Qui traite mal les gens, qui la logent chez eux.

P H I L A M I N T E.

Enfin les quatrains sont admirables tous deux.
Venons-en promptement aux Tiercets, je vous prie.

A R M A N D E.

Ah, s'il vous plaist, encore une fois *quoy qu'on die.*

T R I S S O T I N.

Faites-la sortir, quoy qu'on die.

P H I L A M I N T E, A R M A N D E & B E L I S E.

Quoy qu'on die !

T R I S-

TRISSOTIN.

De vostre riche appartement.

PHILAMINTE, ARMANDE, & BELISE.

Riche appartement!

TRISSOTIN.

Où cette ingrante insolemment.

PHILAMINTE, ARMANDE & BELISE.

Cette ingrante de fièvre?

TRISSOTIN.

Attaque vo? e belle vie.

PHILAMINTE.

Vostre belle vie!

ARMANDE & BELISE.

Ah!

TRISSOTIN.

*Quoy sans respecter vostre rang,
Et se prend à vostre sang.*

PHILAMINTE, ARMANDE & BELISE.

Ah!

TRISSOTIN.

*Et nuit & jour vous fait outrage?**Si vous la conduisez aux Bains,
Sans la marchander davantage,
Noyez la de vos propres mains.*

PHILAMINTE.

On n'en peut plus?

BELISE.

On pâme.

ARMANDE.

On te meurt de plaisir.

PHILAMINTE.

De mille doux frissons vous vous sentez laisser.

ARMANDE.

Si vous la conduisez aux Bains.

BELISE.

Sans la marchander davantage.

PHILAMINTE.

*Noyez-la de vos propres mains.**De vos propres mains, là, noyez-la dans les bains.*

ARMANDE.

Châque pas dans vos vers rencontre un trait charmant.

BELISE.

Par tout on s'y promene avec ravissement.

PHILAMINTE.

On n'y sçauroit marcher que sur de belles choses.

ARMANDE.

Ce sont petits chemins tout parsemez de rosés.

TRISSOTIN.

Le Sonnet donc vous semble...

PHILAMINTE.

Admirable, nouveau,

Et personne jamais n'a rien fait de si beau.

BELISE.

Quoy, sans émotion pendant cette lecture ?

Vous faites-là, ma Nièce, une étrange figure !

HENRIETTE.

Chacun fait ici-bas la figure qu'il peut,

Ma Tante; & bel-esprit, il ne l'est pas qui veut.

TRISSOTIN.

Peut-estre que mes vers importunent Madame.

HENRIETTE.

Point, je n'écoute pas.

PHILAMINTE.

Ah ? voyons l'epigramme.

TRISSOTIN.

SUR UN CAROSSE

de couleur Amarante, donné
à une Dame de ses amis.

PHILAMINTE.

Ces titres ont toujours quelque chose de rare.

A R M A N D E.

A cent beaux traits d'esprits leur nouveauté préparé.

T R I S S O T I N.

L'Amour si chèrement m'a vendu son lien,

B E L I S E, A R M A N D E & P H I L A M I N T E.

Ah!

T R I S S O T I N.

Qu'il m'en couste déjà la moitié de mon bien.

Et quand tu vois ce beau carosse

Où tant d'or se relève en bosse,

Qu'il étonne tout le Pais,

Et fait pompeusement triompher ma Lays.

P H I L A M I N T E.

Ah ma Lays! Voilà de l'erudition.

B E L I S E.

L'enveloppe est jolie, & vaut un million.

T R I S S O T I N.

Et quand tu vois ce beau carosse,

Où tant d'or se relève en bosse,

Qu'il étonne tout le Pais,

Et fait pompeusement triompher ma Lays.

Ne dy plus qu'il est Amarante,

Dy plutôt qu'il est de ma Rente.

A R M A N D E.

Oh, oh, oh! Celuy-là ne s'attend point du tout,

P H I L A M I N T E.

On n'a que luy qui puisse écrire de ce goust.

B E L I S E.

Ne dy plus qu'il est Amarante,

Dy plutôt qu'il est de ma Rente.

Voilà qui se decline, ma Rente, de ma Rente, à ma Rente.

P H I L A M I N T E.

Je ne sçay du moment que je vous ay connu,

Si sur vostre sujet j'ay l'esprit prevenu,

Mais j'admire par tout vos vers & vostre prose.

T R I S S O T I N.

TRISSOTIN.

Si vous vouliez de vous nous montrer quelque chose,

A nostre tour aussi nous pourrions admirer.

PHILAMINTE.

Je n'ay rien fait en vers, mais j'ay lieu d'esperer
 Que je pourray bientost vous montrer en amie,
 Huit chapitres du plan de nostre Academie.
 Platon s'est au projet simplement arresté,
 Quand de sa republique il a fait le traité;
 Mais à l'effet entier je veux pousser l'idée
 Que j'ay sur le papier en prose accommodée,
 Car enfin je me sens un étrange dépit
 Du tort que l'on nous fait du costé de l'esprit,
 Et je veux nous vanger toutes tant que nous som-

mes

De cette indigne classe où nous rangent les hommes,
 De borner nos talens à des futilitez,
 Et nous fermer la porte aux sublimes clartez.

ARMANDE.

C'est faire à nostre sexe une trop grande offence,
 De n'étendre l'effort de nostre intelligence,
 Qu'à juger d'une jupe, & de l'air d'un manteau,
 Ou des beautez d'un point, ou d'un brocard nou-

veau.

BELISE.

Il faut se relever de cet honteux partage,
 Et mettre hautement nostre esprit hors de page.

TRISSOTIN.

Pour les Dames on sçait mon respect en tous lieux;
 Et si je rends hommage aux brillans de leurs yeux,
 De leur esprit aussi j'honore les lumieres.

PHILAMINTE.

Le sexe aussi vous rend justice en ces matieres;
 Mais nous voulons montrer à de certains esprits,
 Dont l'orgueilleux sçavoir nous traite avec mépris,
 Que de science aussi les femmes sont meublées,
 Qu'on peut faire comme eux de doctes assemblées,
 Conduites en cela par des ordres meilleurs,

Qu'on

Qu'on y veut réunir ce qu'on separe ailleurs ;
Mettre le beau langage , & les hautes sciences ;
Decouvrir la nature en mille experiences ;
Et sur les questions qu'on pourra proposer ,
Faire entrer chaque secte , & n'en point époufer.

TRISSOTIN.

Je m'attache pour l'ordre au Peripatetisme,

PHILAMINTE.

Pour les abstractions j'aime le Platonisme.

ARMANDE.

Epicure me plaist, & ses dogmes sont forts.

BELISE.

Je m'accommode assez pour moy des petits corps ;
Mais le vuide à souffrir me semble difficile ,
Et je gousté bien mieux la matiere subtile.

TRISSOTIN.

Descartes pour l'Ayman donne fort dans mon
sens.

ARMANDE.

J'aime ses tourbillons.

PHILAMINTE.

Moy ses mondes tombans.

ARMANDE.

Il me tarde de voir nostre assemblée ouverte ,
Et de nous signaler par quelque decouverte.

TRISSOTIN.

On en attend beaucoup de vos vives clartez ,
Et pour vous la nature a peu d'obscuritez.

PHILAMINTE.

Pour moy, sans me flatter, j'en ay déjà fait une ,
Et j'ay veu clairement des hommes dans la lune.

BELISE.

Je n'ay point encor veu d'hommes comme je croy ,
Mais j'ay veu des clochers tout comme je vous
voy.

ARMANDE.

Nous approfondirons ainsi que la physique ,
Grammaire, histoire, vers, morale, & politique.

PHI.

P H I L A M I N T E.

La morale a des traits dont mon cœur est épris ;
Et c'estoit autrefois l'amour des grands esprits ;
Mais aux Stoïciens je donne l'avantage,
Et je ne trouve rien de si beau que leur sage.

A R M A N D E.

Pour la langue, on verra dans peu nos reglemens,
Et nous y pretendons faire des remuëmens.
Par une antipathie ou juste, ou naturelle,
Nous avons pris chacune une haine mortelle
Pour un nombre de mots, soit ou verbes, ou noms,
Que mutuellement nous nous abandonnons ;
Contr'eux nous preparons de mortelles senten-
ces,

Et nous devons ouvrir nos doctes conferences
Par les proscriptions de tous ces mots divers,
Dont nous voulons purger & la prose & les vers.

P H I L A M I N T E.

Mais le plus beau projet de nostre Academie,
Une entreprise noble, & dont je suis ravie ;
Un dessein plein de gloire, & qui sera vanté
Chez tous les beaux esprits de la posterité,
C'est le retranchement de ces sillabes sales,
Qui dans les plus beaux mots produisent des scanda-
les ;

Ces joiets eternels des sots de tous les temps ;
Ces fades lieux communs de nos méchans plaisans ;
Ces sources d'un amas d'équivoques infames,
Dont on vient faire insulte à la pudeur des femmes.

T R I S S O T I N.

Voilà certainement d'admirables projets !

B E L I S E.

Vous verrez nos statuts, quand ils seront tous faits.

T R I S S O T I N.

Ils ne sçauroient manquer d'estre tous beaux & sa-
ges.

A R M A N D E.

Nous ferons par nos loix les juges des ouvrages.
Par nos loix, prose & vers, tout nous sera loümis.

Nul

Nul n'aura de l'esprit, hors nous & nos amis.
 Nous chercherons par tout à trouver à redire,
 Et ne verrons que nous qui sçache bien écrire.

S C E N E III.

L'EPINE, TRISSOTIN, PHILAMINTE,
 BELISE, ARMANDE, HENRIETTE,
 TE, VADIUS.

L'EPINE.

Monsieur, un homme est là qui veut parler à
 vous.

Il est vestu de noir, & parle d'un ton doux.

TRISSOTIN.

C'est cet amy sçavant qui m'a fait tant d'instance
 De luy donner l'honneur de vostre connoissance.

PHILAMINTE.

Pour le faire venir, vous avez tout credit.
 Faisons bien les honneurs au moins de nostre esprit.
 Hola. Je vous ay dit en paroles bien claires,
 Que j'ay besoin de vous.

HENRIETTE.

Mais pour quelles affaires ?

PHILAMINTE.

Venez, on va dans peu vous les faire sçavoir.

TRISSOTIN.

Voicy l'homme qui meurt du desir de vous voir.
 En vous le produisant, je ne crains point le blâme
 D'avoir admis chez vous un profane, Madame,
 Il peut tenir son coin parmi de beaux esprits.

PHILAMINTE.

La main qui le presente, en dit assez le prix.

TRISSOTIN.

Il a des vieux auteurs la pleine intelligence,
 Et sçait du grec, Madame, autant qu'homme de
 France.

PHI.

P H I L A M I N T E.

Du grec, ô Ciel! du grec! Il sçait du grec, ma
Sœur!

B E L I S E.

Ah, ma niece, du grec!

A R M A N D E.

Du grec! Quelle douceur!

P H I L A M I N T E.

Quoy, Monsieur sçait du grec! Ah permettez, de
grace,
Que pour l'amour du grec, Monsieur, on vous em-
brasse.

Il les baise toutes, jusques à Henriette qui se refuse.

H E N R I E T T E.

Excusez-moy, Monsieur, je n'entens pas le grec.

P H I L A M I N T E.

J'ay pour les livres grecs un merveilleux respect.

V A D I U S.

Je crains d'estre facheux, par l'ardeur qui m'engage
A vous rendre aujourd'huy, Madame, mon hom-
mage,

Et j'auray pû troubler quelque docte entretien.

P H I L A M I N T E.

Monsieur avec du grec on ne peut gaster rien.

T R I S S O T I N.

Au reste il fait merveille en vers ainsi qu'en prose,
Et pourroit, s'il vouloit, vous montrer quelque chose.

V A D I U S.

Le défaut des autheurs dans leurs productions,
C'est d'en tyranniser les conversations;
D'estre au palais, aux cours, aux ruëllles, aux tables,
De leurs vers fatigans lecteurs infatigables.
Pour moy je ne voy rien de plus sot à mon sens,
Qu'un autheur qui par tout va gueuser de l'encens;
Qui des premiers-venus saisissant les oreilles,
En fait le plus souvent les martyrs de ses veilles.
On ne m'a jamais veu ce fol entestement,
Et d'un grec là-dessus je suy le sentiment,
Qui par un dogme exprés defend à tous ses sages

L'in-

L'indigne empressement de lire leurs ouvrages.
Voicy de petits vers pour de jeunes amans,
Pourquoy je voudrois bien avoir vos sentimens.

TRISSOTIN.

Vos vers ont des beautez que n'ont point tous les autres.

VADIUS.

Les graces & Venus regnent dans tous les vostres.

TRISSOTIN.

Vous avez le tour libre, & le beau choix des mots,

VADIUS.

On voit par tout chez vous l'*Ithos* & le *Pathos*.

TRISSOTIN.

Nous avons veu de vous des eclogues d'un stile,
Qui passe en doux attrait Theocrite & Virgile.

VADIUS.

Vos Odes ont un air noble, galant & doux,
Qui laisse de bien loin vostre Horace après vous.

TRISSOTIN.

Est-il rien d'amoureux comme vos chansonnettes ?

VADIUS.

Peut-on voir rien d'égal aux sonnets que vous faites ?

TRISSOTIN.

Rien qui soit plus charmant que vos petits rondeaux ?

VADIUS.

Rien de si plein d'esprit que tous vos madrigaux ?

TRISSOTIN.

Aux balades sur tout vous estes admirable.

VADIUS.

Et dans les bouts-rimez je vous trouve adorable.

TRISSOTIN.

Si la France pouvoit connoistre vostre prix.

VADIUS.

Si le siecle rendoit justice aux beaux esprits.

TRISSOTIN.

En carosse doré vous iriez par les rues.

V A D I U S.

On verroit le public vous dresser des statuës.

Hom. C'est une Balade, & je veux que tout net
Vous m'en....

T R I S S O T I N.

Avez vous veu certain petit Sonnet
Sur la fièvre qui tient la Princesse Uranie ?

V A D I U S.

Ouy, hier il me fut leu dans une compagnie.

T R I S S O T I N.

Vous en sçavez l'auteur ?

V A D I U S.

Non; mais je sçais fort bien,
Qu'à ne le point flatter, son Sonnet ne vaut rien.

T R I S S O T I N.

Beaucoup de gens pourtant le trouvent admirable.

V A D I U S.

Cela n'empesche pas qu'il ne soit miserable ;
Et si vous l'avez-veû, vous serez de mon gouft.

T R I S S O T I N.

Je sçay que là-dessus je n'en suis point du tout,
Et que d'un tel Sonnet peu de gens sont capables.

V A D I U S.

Me preserve le Ciel d'en faire de semblables !

T R I S S O T I N.

Je soutiens qu'on ne peut en faire de meilleur ;
Et ma grande raison, c'est que j'en suis l'auteur.

V A D I U S.

Vous ?

T R I S S O T I N.

Moy.

V A D I U S.

Je ne sçay donc comment se fit l'affaire.

T R I S S O T I N.

C'est qu'on fut malheureux, de ne pouvoir vous
plaire.

V A D I U S.

Il faut qu'en écoutant j'aye eu l'esprit distrait,
Ou bien que le lecteur m'ait gasté le Sonnet.
Mais laissons ce discours, & voyons ma Balade.

T R I S S O T I N.

La Balade, à mon goust, est une chose fade.
Ce n'en est plus la mode; Elle sent son vieux
temps.

V A D I U S.

La Balade pourtant charme beaucoup de gens.

T R I S S O T I N.

Cela n'empesche pas qu'elle ne me déplaise.

V A D I U S.

Elle n'en reste pas pour cela plus mauvaise.

T R I S S O T I N.

Elle a pour les pedans de merveilleux appas.

V A D I U S.

Cependant nous voyons qu'elle ne vous plaist pas.

T R I S S O T I N.

Vous donnez sottement vos qualitez aux autres.

V A D I U S.

Fort impertinemment vous me jettez les vostres.

T R I S S O T I N.

Allez, petit grimant, barboüilleur de papier.

V A D I U S.

Allez, rimeur de hale, opprobre du mestier.

T R I S S O T I N.

Allez, fripier d'écrits, impudent plagiaire.

V A D I U S.

Allez, cuistre....

P H I L A M I N T E.

Eh, Messieurs, que pretendez vous faire.

T R I S S O T I N.

Va, va restituer tous les honteux larcins
Que reclament sur roy les Grecs & les Latins.

V A D I U S.

Va, va r'en faire amende honorable au Parnasse,
D'avoit fait à tes vers estropier Horace.

TRISSOTIN.

Souviens-toy de ton livre, & de son peu de bruit.

VADIUS.

Et toy, de ton libraire à l'hospital reduit.

TRISSOTIN.

Ma gloire est establie, en vain tu la déchires.

VADIUS.

Ouy, ouy, je te renvoye à l'auteur des Satires.

TRISSOTIN.

Je t'y renvoye aussy.

VADIUS.

J'ay le contentement,

Qu'on voit qu'il m'a traité plus honorablement.

Il me donne en passant une atteinte legere

Parmy plusieurs auteurs qu'au palais on revere ;

Mais jamais dans ses vers il ne te laisse en paix ;

Et l'on t'y voit par tout estre en butte à ses traits.

TRISSOTIN.

C'est par là que j'y tiens un rang plus honorable.

Il te met dans la foule ainsi qu'un miserable,

Il croit que c'est assez d'un coup pour t'accabler,

Et ne t'a jamais fait l'honneur de redoubler :

Mais il m'attaque à part comme un noble adversaire

Sur qui tout son effort luy semble necessaire ;

Et ses coups contre moy redoublez en tous lieux,

Montrent qu'il ne se croit jamais victorieux.

VADIUS.

Ma plume t'apprendra quel homme je puis estre.

TRISSOTIN.

Et la mienne sçaura te faire voir ton Maistre.

VADIUS.

Je te defie en vers, prose, grec, & latin.

TRISSOTIN.

Hé bien, nous nous verrons seul-à-seul chez Barbin.

SCÈNE IV.

TRISSOTIN, PHILAMINTE, ARMANDE,
BELISE, HENRIETTE.

TRISSOTIN.

A Mon emportement ne donnez aucun blâme ;
C'est votre jugement que je defens, Madame,
Dans le Sonnet qu'il a l'audace d'attaquer.

PHILAMINTE.

A vous remettre bien, je me veux appliquer.
Mais parlons d'autre affaire. Approchez, Henriette.
Depuis assez longtemps mon ame s'inquiete,
De ce qu'aucun esprit en vous ne se fait voir,
Mais je trouve un moyen de vous en faire avoir.

HENRIETTE.

C'est prendre un soin pour moy qui n'est pas nécessaire.

Les doctes entretiens ne sont point mon affaire.
J'aime à vivre aisément, & dans tout ce qu'on dit
Il faut se trop peiner, pour avoir de l'esprit.
C'est une ambition que je n'ay point en teste.
Je me trouve fort bien, ma Mere, d'estre belle,
Et j'aime mieux n'avoir que de communs propos,
Que de me tourmenter pour dire de beaux mots.

PHILAMINTE.

Ouy, mais j'y suis blessée, & ce n'est pas mon conte

De souffrir dans mon sang une pareille honte.
La beauté du visage est un fresse ornement,
Une fleur passagere, un éclat d'un moment,
Et qui n'est attaché qu'à la simple épiderme ;
Mais celle de l'esprit est inherente & ferme.
J'ay donc cherché longtemps un biais de vous donner

La beauté que les ans ne peuvent moissonner,
De faire entrer chez vous le desir des sciences,
De vous insinuer les belles connoissances ;

Et la pensée enfin où mes vœux ont souscrit,
 C'est d'attacher à vous un homme plein d'esprit,
 Et cet homme est Monsieur que je vous determine,
 A voir comme l'épous que mon choix vous desti-
 ne.

HENRIETTE.

Moy, ma Mere?

PHILAMINTE.

Ouy, vous. Faites la sotté un peu.

BELISE.

Je vous entens. Vos yeux demandent mon aveu,
 Pour engager ailleurs un cœur que je possède.
 Allez, je le veux bien. A ce nœu je vous cede.
 C'est un hymen qui fait vostre établissement.

TRISSOTIN.

Je ne sçay que vous dire, en mon ravissement,
 Madame, & cet hymen dont je voy qu'on m'honore
 Me met....

HENRIETTE.

Tout beau, Monsieur, il n'est pas fait encore
 Ne vous pressez pas tant.

PHILAMINTE.

Comme vous répondez!

Sçavez-vous bien que si... Suffit, vous m'entendez.
 Elle se rendra sage; allons, laissons-la faire.

SCENE V.

HENRIETTE, ARMANDE.

ARMANDE.

O N voit briller pour vous les soins de nostre Me-
 re;

Et son choix ne pouvoit d'un plus illustre épous....

HENRIETTE.

Si le choix est si beau, que ne le prenez-vous?

ARMANDE.

C'est à vous, non à moy, que sa main est donnée.

HEN-

HENRIETTE.

Je vous le cède tout, comme à ma Sœur aînée.

ARMANDE.

Si l'hymen comme à vous me paroïssoit char-
mant,

J'accepterois vostre offre avec ravissement.

HENRIETTE.

Si j'avois comme vous les pedans dans la teste,
Je pourrois le trouver un party fort honneste.

ARMANDE.

Cependant bien qu'icy nos gousts soient differens,
Nous devons obeir, ma Sœur, à nos parens;
Une Mere a sur nous une entiere puissance,
Et vous croyez en vain par vostre resistance....

SCENE VI.

CHRISALE, ARISTE, CLITANDRE,
HENRIETTE, ARMANDE.

CHRISALE.

Allez, ma fille, il faut approuver mon dessein,
Otez ce gand. Touchez à Monsieur dans la
main,

Et le confidez deormais dans vostre ame
En homme dont je veux que vous soyez la femme.

ARMANDE.

De ce costé, ma Sœur, vos panchans sont fort grands.

HENRIETTE.

Il nous faut obeir, ma Sœur, à nos parens;
Un Pere a sur nos vœux une entiere puissance.

ARMANDE.

Une Mere a sa part à nostre obeïssance.

CHRISALE.

Qu'est-ce à dire?

ARMANDE.

Je dis que j'apprehende fort
Qu'icy ma Mere & vous ne soyiez pas d'accord,

Et c'est un autre épous....

CHRISALE.

Taisez-vous, Peronelle?

Allons philosopher tout le saoul avec elle,
Et de mes actions ne vous mélez en rien.
Dites-luy ma pensée, & l'avertissez bien
Qu'elle ne vienne pas m'échauffer les oreilles;
Allons viste.

ARISTE.

Fort-bien; vous faites des merveilles.

CLITANDRE.

Quel transport! quelle joye! ah que mon sort est
dous!

CHRISALE.

Allons, prenez sa main, & passez devant nous,
Menez-la dans sa chambre. Ah les douces caresses!
Tenez, mon cœur s'émeut à toutes ces tendresses,
Cela ragailardit tout-à-fait mes vieux jours,
Et je me ressouviens de mes jeunes amours.

Fin du troisieme Acte.

A C T E IV.

SCENE I.

ARMANDE, PHILAMINTE.

ARMANDE.

Uy, rien n'a retenu sont esprit en balance.

Elle a fait vanité de son obeïssance.

Son cœur, pour se livrer, à-peine devant
moy

S'est il donné le temps d'en recevoir la loy,

Et sembloit suivre moins les volontez d'un Pere,

Qu'af-



Qu'affecter de braver les ordres d'une Mere.

PHILAMINTE.

Je luy montrerois bien aux loix de qui des deux
Les droits de la raison soumettent tous ses vœux ;
Et qui doit gouverner ou la Mere, ou son Pere ,
Ou l'esprit, ou le corps ; la forme, ou la matiere.

ARMANDE.

On vous en devoit bien au moins un compliment,
Et ce petit Monsieur en use étrangement,
De vouloir malgré vous devenir vostre gendre.

PHILAMINTE.

Il n'en est pas encor où son cœur peut pretendre.
Je le trouvois bien fait, & j'aimois vos amours ;
Mais dans ses procedez il m'a déplu toujours.
Il sçait que Dieu mercy je me mêle d'écrire,
Et jamais il ne m'a prié de luy rien lire.

SCENE II.

CLITANDRE, ARMANDE,
PHILAMINTE.

ARMANDE.

JE ne souffrirois point, si j'estois que de vous,
Que jamais d'Henriette il pût estre l'épous.
On me feroit grand tort d'avoir quelque pensée,
Que là-dessus je parle en fille interessée,
Et que le lâche tour que l'on voit qu'il me fait,
Jette au fond de mon cœur quelque dépit secret.
Contre de pareils coups, l'ame se fortifie
Du solide secours de la philosophie,
Et par elle on se peut mettre au dessus de tout :
Mais vous traiter ainsi, c'est vous pousser à bout.
Il est de vostre honneur d'estre à ses vœux contraire,
Et c'est un homme enfin qui ne doit point vous plaire.

Jamais je n'ay connu, discourant entre nous,
Qu'il eust au fond du cœur de l'estime pour vous.

Petit sot!

ARMANDE.

Quelque bruit que vostre gloire fasse,
Toujours à vous louer il a paru de glace.

PHILAMINTE.

Le brutal!

ARMANDE.

Et vingt fois, comme ouvrages nouveaux,
J'ay leu des vers de vous qu'il n'a point trouvé
beaux.

PHILAMINTE.

L'impertinent!

ARMANDE.

Souvent nous en estions aux prises;
Et vous ne croiriez point de combien de sottises....

CLITANDRE.

Eh doucement de grace. Un peu de charité,
Madame, ou tout au moins un peu d'honnesteté.
Quel mal vous ay-je fait? & quelle est mon offense,

Pour armer contre moy toute vostre eloquence?
Pour vouloir me détruire, & prendre tant de soin
De me rendre odieux aux gens dont j'ay besoin?
Parlez. Dites, d'où vient ce courroux effroyable?
Je veux bien que Madame en soit juge equitable.

ARMANDE.

Si j'avois le courroux dont on veut m'accuser,
Je trouverois assez de quoy l'autoriser;
Vous en seriez trop digne, & les premieres flames
S'établissent des droits si sacrez sur les ames,
Qu'il faut perdre fortune, & renoncer au jour,
Plustost que de bruler des feux d'un autre amour;
Au changement de vœux nulle horreur ne s'egale,
Et tout cœur infidelle est un monstre en morale.

CLITANDRE.

Appellez-vous, Madame, une infidelité,
Ce que m'a de vostre ame ordonné la fierté?
Je ne fais qu'obeir aux loix qu'elle m'impose;

Et si je vous offence, elle seule en est cause.
 Vos charmes ont d'abord possédé tout mon cœur.
 Il a brûlé deux ans d'une constante ardeur ;
 Il n'est soins empressez, devoirs, respects, services,
 Dont il ne vous ait fait d'amoureux sacrifices.
 Tous mes feux, tous mes soins ne peuvent rien sur
 VOUS.

Je vous trouve contraire à mes vœux les plus doux ;
 Ce que vous refusez, je l'offre au choix d'une autre.
 Voyez. Est ce, Madame, ou ma faute, ou la vostre ?
 Mon cœur court il au change, ou si vous l'y pouf-
 fez ;
 Est-ce moy qui vous quitte, ou vous qui me cha-
 sez ?

A R M A N D E.

Appellez vous, Monsieur, estre à vos vœux contraire,
 Que de leur arracher ce qu'ils ont de vulgaire,
 Et vouloir les réduire à cette pureté
 Où du parfait amour consiste la beauté ?
 Vous ne sçauriez pour moy tenir vostre pensée
 Du commerce des sens nette & débarassée ?
 Et vous ne goûtez point dans ses plus doux appas,
 Cette union des cœurs, où les corps n'entrent pas ?
 Vous ne pouvez aimer que d'une amour grossiere ?
 Qu'avec tout l'attirail des nœuds de la matiere ?
 Et pour nourrir les feux que chez vous on produit,
 Il faut un mariage, & tout ce qui s'ensuit.
 Ah quel estrange amour ! & que les belles ames
 Sont bien loin de brûler de ces terrestres flames !
 Les sens n'ont point de part à toutes leurs ardeurs,
 Et ce beau feu ne veut marier que les cœurs.
 Comme une chose indigne, il laisse là le reste.
 C'est un feu pur & net comme le feu celeste,
 On ne pousse avec luy que d'honnestes soupirs,
 Et l'on ne panche point vers les sales desirs.
 Rien d'impur ne se mêle au but qu'on se propose.
 On aime pour aimer, & non pour autre chose.
 Ce n'est qu'à l'esprit seul que vont tous les transports,
 Et l'on ne s'apperçoit jamais qu'on ait un corps.

CLITANDRE.

Pour moy, par un malheur, je m'apperçois Madame,

Que j'ay, ne vous déplaîse, un corps tout comme une ame :

Je sens qu'il y tient trop, pour le laisser à part ;

De ces detachemens je ne connois point l'art ;

Le Ciel m'a denié cette philosophie,

Et mon ame & mon corps marchent de compagnie.

Il n'est rien de plus beau, comme vous avez dit,

Que ces vœux épurez qui ne vont qu'à l'esprit,

Ces unions de cœurs, & ces tendres pensées,

Du commerce des sens si bien débarassées :

Mais ces amours pour moy sont trop subtilisez,

Je suis un peu grossier, comme vous m'accusez ;

J'aime avec tout moy-même, & l'amour qu'on me donne,

En veut, je le confesse, à toute la personne,

Ce n'est pas là matiere à de grands chastimens ;

Et sans faire de tort à vos beaux sentimens,

Je voy que dans le monde on suit fort ma methode,

Et que le mariage est assez à la mode,

Passé pour un lien assez honneste & dous,

Pour avoir desiré de me voir vostre épous,

Sans que la liberté d'une telle pensée

Ait dû vous donner lieu d'en paroître offensée.

ARMANDE.

Hé bien, Monsieur, hé bien, puis que sans m'écouter

Vos sentimens brutaux veulent se contenter ;

Puis que pour vous reduire à des ardeurs fidelles,

Il faut des nœuds de chair, des chaînes corporelles ;

Si ma Mere le veut, je resous mon esprit

A consentir pour vous à ce dont il s'agit.

CLITANDRE.

Il n'est plus temps, Madame, une autre a pris la place

Et par un tel retour j'aurois mauvaise grace

De mal-traiter l'azile, & blesser les bontez,

Où je me suis sauvé de toutes vos fiertez.

P H I L A M I N T E.

Mais enfin contez vous, Monsieur, sur mon suffrage,

Quand vous vous promettez cet autre mariage ?
Et dans vos visions sçavez-vous, s'il vous plaît,
Que j'ay pour Henriette un autre épous tout prest ?

C L I T A N D R E.

Eh, Madame, voyez vostre choix, je vous prie ;
Exposez-moy, de grace, à moins d'ignominie,
Et ne me rangez pas à l'indigne destin
De me voir le rival de Monsieur Trissotin.
L'amour des beaux esprits qui chez vous m'est con-
traire

Ne pouvoit m'opposer un moins noble adversaire.
Il en est, & plusieurs, que pour le bel esprit
Le mauvais goust du siècle a sçeu mettre en credit :
Mais Monsieur Trissotin n'a pû duper personne,
Et chacun rend justice aux écrits qu'il nous donne.
Hors ceans, on le prise en tous lieux ce qu'il vaut ;
Et ce qui m'a vingt fois fait tomber de mon haut,
C'est de vous voir au Ciel élever des sornettes,
Que vous desavoueriez, si vous les aviez faites.

P H I L A M I N T E.

Si vous jugez de luy tout autrement que nous,
C'est que nous le voyons par d'autres yeux que vous.

S C E N E . I I I .

TRISSOTIN, ARMANDE, PHILA-
MINTE, CLITANDRE.

T R I S S O T I N .

J E viens vous annoncer une grande nouvelle,
Nous l'avons en dormant, Madame, échapé belle ?
Un monde près de nous a passé tout du long,
Est cheu tout au travers de nostre tourbillon ;
Et s'il eust en chemin rencontré nostre terre,
Elle eust esté brisée en morceaux comme verre.

PHILAMINTE.

Remettons ce discours pour une autre saison,
 Monsieur n'y trouveroit ny rime, ny raison;
 Il fait profession de cherir l'ignorance,
 Et de haïr sur tout l'esprit & la science.

CLITANDRE.

Cette verité veut quelque adoucissement,
 Je m'explique, Madame, & je hais seulement
 La science & l'esprit qui gastent les personnes.
 Ce sont choses de foy qui sont belles & bonnes;
 Mais j'aimerois mieux estre au rang des ignorans,
 Que de me voir sçavant comme certaines gens.

TRISSOTIN.

Pour moy je ne tiens pas, quelque effet qu'on suppose,
 Que la science soit pour gaster quelque chose.

CLITANDRE.

Et c'est mon sentiment, qu'en faits, comme en propos,
 La science est sujette à faire de grands sots.

TRISSOTIN.

Le paradoxe est fort.

CLITANDRE.

Sans estre fort habile,
 La preuve m'en seroit je pense assez facile.
 Si les raisons manquoient, je suis seur qu'en tout cas

Les exemples fameux ne me manqueroient pas.

TRISSOTIN.

Vous en pourriez citer qui ne concludroient guere.

CLITANDRE.

Je n'irois pas bien loin pour trouver mon affaire.

TRISSOTIN.

Pour moy je ne voy pas ces exemples fameux.

CLITANDRE.

Moy, je les voy si bien qu'ils me crevent les yeux.

TRISSOTIN.

J'ay crû jusques icy que c'estoit l'ignorance
 Qui faisoit les grands sots, & non pas la science.

CLIT

C L I T A N D R E.

Vous avez crû fort mal, & je vous suis garant,
Qu'un sot sçavant est sot plus qu'un sot ignorant.

T R I S S O T I N.

Le sentiment commun est contre vos maximes,
Puis qu'ignorant & sot sont termes synonymes.

C L I T A N D R E.

Si vous le voulez prendre aux usages du mot,
L'alliance est plus grande entre pedant & sot.

T R I S S O T I N.

La sottise dans l'un se fait voir toute pure.

C L I T A N D R E.

Et l'étude dans l'autre adjouste à la nature.

T R I S S O T I N.

Le sçavoir garde en soy son merite eminent,

C L I T A N D R E.

Le sçavoir dans un fat devient impertinent.

T R I S S O T I N.

Il faut que l'ignorance ait pour vous de grands charmes.

Puis que pour elle ainsi vous prenez tant les armes.

C L I T A N D R E.

Si pour moy l'ignorance a des charmes bien grands,
C'est depuis qu'à mes yeux s'offrent certains sçavans.

T R I S S O T I N.

Ces certains sçavans-là, peuvent à les connoistre
Valoir certaines gens que nous voyons paroistre.

C L I T A N D R E.

Ouy, si l'on s'en rapporte à ces certains sçavans;
Mais on n'en convient pas chez ces certaines gens.

P H I L A M I N T E.

Il me semble, Monsieur...

C L I T A N D R E.

Eh, Madame, de grace,
Monsieur est assez fort, sans qu'à son aide on passe :

Je n'ay déjà que trop d'un si rude assaillant ;
Et si je me defens, ce n'est qu'en reculant.

ARMANDE.

Mais l'offençante aigreur de chaque repartie
Dont vous...

CLITANDRE.

Autre second, je quitte la partie.

PHILAMINTE.

On souffre aux entretiens ces sortes de combats,
Pourveu qu'à la personne on ne s'attaque pas.

CLITANDRE.

Eh, mon Dieu, tout cela n'a rien dont il s'offence;
Il entend raillerie autant qu'homme de France;
Et de bien d'autres traits il s'est senti piquer,
Sans que jamais sa gloire ait fait que s'en moquer.

TRISSOTIN.

Je ne m'étonne pas au combat que j'essuie,
De voir prendre à Monsieur la these qu'il appuie.
Il est fort enfoncé dans la cour, c'est tout dit;
La cour, comme l'on sçait, ne tient pas pour l'esprit,
Elle a quelque interest d'appuyer l'ignorance,
Et c'est en courtisan qu'il en prend la defence.

CLITANDRE.

Vous en voulez beaucoup à cette pauvre cour,
Et son malheur est grand, de voir que chaque jour
Vous autres beaux esprits, vous declamiez contr'elle;
Que de tous vos chagrins vous luy fassiez querelle;
Et sur son mechant goust luy faisant son procez,
N'accusiez que luy seul de vos mechans succès.
Permettez moy, Monsieur Trissotin, de vous dire,
Avec tout le respect que vostre nom m'inspire,
Que vous feriez fort bien, vos confreres, & vous,
De parler de la cour d'un ton un peu plus doux;
Qu'à le bien prendre au fond, elle n'est pas si bestie
Que vous autres Messieurs vous vous mettez en teste;
Qu'elle a du sens commun pour se connoistre à
tout;
Que chez elle on se peut former quelque bon goust;
Et que l'esprit du monde y vaut, sans flatterie,

Tout

Tout le sçavoir obscur de la pedanterie.

T R I S S O T I N.

De son bon goust, Monsieur, nous voyons des effets.

C L I T A N D R E.

Où voyez-vous, Monsieur, qu'elle l'ait si mauvais ?

T R I S S O T I N.

Ce que je voy, Monsieur, c'est que pour la science
Rafius & Baldus font honneur à la France,
Et que tout leur merite exposé fort au jour,
N'attire point les yeux & les dons de la cour.

C L I T A N D R E.

Je voy vostre chagrin, & que par modestie
Vous ne vous mettez point, Monsieur, de la partie ?
Et pour ne vous point mettre aussi dans le propos,
Que font-ils pour l'état vos habiles heros ?
Qu'est-ce que leurs écrits luy rendent de service,
Pour accuser la cour d'une horrible injustice,
Et se plaindre en tous lieux que sur leurs doctes
noms

Elle manque à verser la faveur de ses dons ?
Leur sçavoir à la France est beaucoup nécessaire,
Et des livres qu'ils font la cour a bien affaire.
Il semble à trois gredins, dans leur petit cerveau,
Que pour estre imprimez, & reliez en veau,
Les voilà dans l'état d'importantes personnes ;
Qu'avec leur plume ils font les destins des Couron-
nes ;

Qu'au moindre petit-bruit de leurs productions,
Ils doivent voir chez eux voler les pensions ;
Que sur eux l'univers a la veuë attachée ;
Que par tout de leur nom la gloire est épanchée,
Et qu'on sçience ils font des prodiges fameux,
Pour sçavoir ce qu'ont dit les autres avant eux,
Pour avoir eu trente ans des yeux & des oreilles,
Pour avoir employé neuf ou dix mille veilles
A se bien barboüiller de grec & de latin,
Et se charger l'esprit d'un tenebreux butin

66 LES FEMMES SÇAVANTES,
De tous les vieux fatras qui traînent dans les li-
vres ;

Gens qui de leur sçavoir paroissent toujourns yvres ;
Riches pour tout merite, en babil importun,
Inhabiles à tout, vuides de sens commun,
Et pleins d'un ridicule, & d'une impertinence
A decrier par tout l'esprit & la science.

PHILAMINTE.

Vostre chaleur est grande, & cet emportement
De la nature en vous marque le mouvement.
C'est le nom de rival qui dans vostre ame excite....

SCENE IV.

JULIEN, TRISSOTIN, PHILAMINTE,
CLITANDRE, ARMANDE.

JULIEN.

LE sçavant qui tantost vous a rendu visite,
Et de qui j'ay l'honneur de me voir le valet,
Madame, vous exhorte à lire ce billet.

PHILAMINTE.

Quelque important que soit ce qu'on veut que je
lise,

Apprenez, mon amy, que c'est une sottise
De se venir jeter au travers d'un discours,
Et qu'aux gens d'un logis il faut avoir recours,
Afin de s'introduire en valet qui sçait vivre.

JULIEN.

Je noteray cela, Madame, dans mon livre.

PHILAMINTE lit.

TRISSOTIN s'est vanté, Madame, qu'il épou-
seroit vostre fille. Je vous donne avis que sa philoso-
phie n'en veut qu'à vos richesses, & que vous serez bien
de ne point conclure ce mariage, que vous n'ayez veu le
poëme que je compose contre luy. En attendant cette
peinture où je pretens vous le depeindre de toutes ses cou-
leurs, je vous envoie Horace, Virgile, Terence & Catu-
le,

le, où vous verrez, notez, en marge tous les endroits qu'il a pillés.

PHILAMINTE, *poursuit.*

Voilà sur cet hymen que je me suis promis
 Un mérite attaqué de beaucoup d'ennemis ;
 Et ce dechaisnement aujourd'huy me convie,
 A faire une action qui confonde l'envie ;
 Qui luy fasse sentir que l'effort qu'elle fait,
 De ce qu'elle veut rompre, aura pressé l'effet.
 Rapportez tout cela sur l'heure à vostre maistre ;
 Et luy dites, qu'afin de luy faire connoistre
 Quel grand estat je fais de ses nobles avis,
 Et comme je les crois dignes d'estre suivis,
 Dés ce soir à Monsieur je marieray ma fille.
 Vous, Monsieur, comme amy de toute la famille,
 A signer leur contract vous pourrez assister,
 Et je vous y veux bien de ma part inviter.
 Armande, prenez soin d'envoyer au Notaire,
 Et d'aller avertir vostre Sœur de l'affaire.

ARMANDE.

Pour avertir ma Sœur, il n'en est pas besoin,
 Et Monsieur que voilà, sçaura prendre le soin
 De courir luy porter bientôt cette nouvelle,
 Et disposer son cœur à vous estre rebelle.

PHILAMINTE.

Nous verrons qui sur elle aura plus de pouvoir,
 Et si je la sçauray reduire à son devoir. *Elle s'en va.*

ARMANDE.

J'ay grand regret, Monsieur, de voir qu'à vos vi-
 lées,
 Les choses ne soient pas tout-à-fait disposées.

CLITANDRE.

Je m'en vais travailler, Madame, avec ardeur,
 A ne vous point laisser ce grand regret au cœur.

ARMANDE.

J'ay peur que vostre effort n'ait pas trop bonne is-
 suë.

CLITANDRE.

Peut-estre verrez-vous vostre crainte deçueë.

AR-

ARMANDE.

Je le souhaite ainsi.

CLITANDRE.

J'en suis persuadé,

Et que de vostre appuy je seray secondé.

ARMANDE.

Ouy, je vais vous servir de toute ma puissance.

CLITANDRE.

Et ce service est seur de ma reconnoissance.

SCENE V.

CHRISALE, ARISTE, HENRIETTE,
CLITANDRE.

CLITANDRE.

SANS vostre appuy, Monsieur, je seray malheureux.

Madame vostre femme a regetté mes vœux,
Et son cœur prevenu, veut Trissotin pour gendre.

CHRISALE.

Mais quelle fantâsie a-t-elle donc pu prendre ?
Pourquoy diantre vouloir ce Monsieur Trissotin ?

ARISTE.

C'est par l'honneur qu'il a de rimer à Latin,
Qu'il a sur son rival emporté l'avantage.

CLITANDRE.

Elle veut dès ce soir faire ce mariage.

CHRISALE.

Dès ce soir ?

CLITANDRE.

Dès ce soir.

CHRISALE.

Et dès ce soir je veux,

Pour la contre-quarrer, vous marier vous deux.

CLITANDRE.

Pour dresser le contract, elle envoie au Notaire.

CHRISALE.

Et je vay le querir pour celuy qu'il doit faire.

CLI-

CLITANDRE.

Et Madame doit estre instruite par sa Soeur,
 Del'hymen où l'on veut qu'elle appreste son cœur.

CHRISALE.

Et moy, je luy commande avec pleine puissance,
 De preparer sa main à cette autre alliance.
 Ah je leur feray voir, si pour donner la loy,
 Il est dans ma maison d'autre Maistre que moy.
 Nous allons revenir, songez à nous attendre.
 Allons, suivez mes pas, mon Frere, & vous mon
 gendre.

HENRIETTE.

Mélas! dans cette humeur conservez-le toujours.

ARISTE.

J'employray toute chose à servir vos amours.

CLITANDRE.

Quelque secours puissant qu'on promette à ma flamme,
 Mon plus solide espoir, c'est vostre cœur, Madame.

HENRIETTE.

Pour mon cœur, vous pouvez vous assurer de luy.

CLITANDRE.

Je ne puis qu'estre heureux, quand j'auray son apuy.

HENRIETTE.

Vous voyez à quels nœuds on pretend le contraindre.

CLITANDRE.

Tant qu'il sera pour moy je ne voy rien à craindre.

HENRIETTE.

Je vais tout essayer pour nos vœux les plus doux;
 Et si tous mes efforts ne me donnent à vous,
 Il est une retraite où nostre ame se donne,
 Qui m'empeschera d'estre à toute autre personne.

CLITANDRE.

Veüille le juste Ciel me garder en ce jour;
 De recevoir de vous cette preuve d'amour.

Fin du quatrième Acte.

ACTE

A C T E V.

S C E N E I.

HENRIETTE, TRISSOTIN.

HENRIETTE.



EST sur le mariage où ma Mere s'ap-
preste,
Que j'ay voulu, Monsieur, vous parler
teste-à teste;
Et j'ay crû dans le trouble où je voy la
maison,

Que je pourrois vous faire écouter la raison.
Je sçay qu'avec mes vœux vous me jugez capable
De vous porter en dot un bien considerable:
Mais l'argent dont on voit tant de gens faire cas,
Pour un vray philosophe a d'indignes appas;
Et le mépris du bien & des grandeurs frivoles,
Ne doit point éclater dans vos seules paroles.

TRISSOTIN.

Aussi n'est-ce point là ce qui me charme en vous;
Et vos brillans attraits, vos yeux perçans & doux,
Vostre grace & vostre air, sont les biens, les richesses

Qui vous ont attiré mes vœux & mes tendresses;
C'est de ces seuls tresors que je suis amoureux.

HENRIETTE.

Je suis fort redevable à vos feux genereux;
Cet obligéant amour a dequoy me confondre,
Et j'ay regret, Monsieur, de n'y pouvoir répondre.
Je vous estime autant qu'on sçauroit estimer,
Mais je trouve un obstacle à vous pouvoir aimer.
Un cœur, vous le sçavez, à deux ne sçauroit estre,
Et je sens que du mien Clitandre s'est fait maistre.
Je sçay qu'il a bien moins de merite que vous,

Que

Que j'ay de méchans yeux pour le choix d'un épous,
 Que par cent beaux talens vous devriez me plaire.
 Je voy bien que j'ay tort, mais je n'y puis que faire;

Et tout ce que sur moy peut le raisonnement,
 C'est de me vouloir mal d'un tel aveuglement.

TRISSOTIN.

Le don de vostre main on l'on me fait pretendre,
 Me livrera ce cœur que possède Clitandre;
 Et par mille doux soins, j'ay lieu de presumer,
 Que je pourray trouver l'art de me faire aimer.

HENRIETTE.

Non, à ses premiers vœux mon ame est attaché;
 Et ne peut de vos soins, Monsieur, estre touché.
 Avec vous librement j'ose icy m'expliquer,
 Et mon aveu n'a rien qui vous doive choquer.
 Cette amoureuse ardeur qui dans les cœurs s'excite,

N'est point, comme l'on sçait, un effet du merite;
 Le caprice y prend part, & quand quelqu'un nous
 plaît,

Souvent nous avons peine à dire pourquoy c'est.
 Si l'on aimoit, Monsieur, par choix & par sagesse,
 Vous auriez tout mon cœur & toute ma tendresse;
 Mais on voit que l'amour se gouverne autrement.
 Laissez-moy je vous prie à mon aveuglement,
 Et ne vous servez point de cette violence

Que pour vous on veut faire à mon obeissance.
 Quand on est honneste homme, on ne veut rien de-
 voir

A ce que des parens ont sur nous de pouvoir.
 On repugne à se faire immoler ce qu'on aime,
 Et l'on veut n'obtenir un cœur que de luy-même.
 Ne poussez point ma mere à vouloir par son choix,
 Exercer sur mes vœux la rigueur de ses droits.
 Otez-moy vostre amour, & portez à quelqu'autre
 Les hommages d'un cœur aussi cher que le vôtre.

TRISSOTIN.

Le moyen que ce cœur puisse vous contenter?

Imposez luy des loix qu'il puisse executer.
De ne vous point aimer peut-il estre capable,
A moins que vous cessiez, Madame, d'estre aimable,

Et d'étaler aux yeux les celestes appas....

HENRIETTE.

Eh Monsieur, laissons-là ce galimatias.
Vous avez tant d'Iris, de Philis, d'Amarantes,
Que par tout dans vos vers vous peignez si charman-

tes,

Et pour qui vous jurez tant d'amoureuse ardeur....

TRISSOTIN.

C'est mon esprit qui parle, & ce n'est pas mon cœur.
D'elles on ne me voit amoureux qu'en Poëte,
Mais j'aime tout de bon l'adorable Henriette.

HENRIETTE.

Eh de grace, Monsieur....

TRISSOTIN.

Si c'est vous offencer,

Mon offence envers vous n'est pas presté à cesser.
Cette ardeur jusqu'icy de vos yeux ignorée,
Vous consacre des vœux d'éternelle durée.
Rien n'en peut arrester les aimables transports;
Et bien que vos beautéz condamnent mes efforts,
Je ne puis refuser le secours d'une Mere
Qui prétend couronner une flame si chere;
Et pourveu que j'obtienne un bonheur si char-

mant,

Pourveu que je vous aye, il n'importe comment.

HENRIETTE.

Mais sçavez-vous qu'on risque un peu plus qu'on ne
pense,

A vouloir sur un cœur user de violence.
Qu'il ne fait pas bien seur, à vous le trancher net,
D'épouser une fille en dépit qu'elle en ait;
Et qu'elle peut aller en se voyant contraindre,
A des ressentimens que le mary doit craindre.

TRISSOTIN.

Un tel discours n'a rien dont je sois alteré.

A tous

A tous événemens le sage est préparé.
 Guery par la raison des foibleſſes vulgaires,
 Il ſe met au deſſus de ces fortes d'affaires,
 Et n'a garde de prendre aucune ombre d'ennuy,
 De tout ce qui n'eſt pas pour dependre de luy.

HENRIETTE.

En verité, Monſieur, je ſuis de vous ravie;
 Et je ne penſois pas que la philoſophie
 Fût ſi belle qu'elle eſt, d'inſtruire ainſi les gens
 A porter conſtamment de pareils accidens.
 Cette fermeté d'ame à vous ſi ſinguliere,
 Merite qu'on luy donne une illuſtre matiere;
 Eſt digne de trouver qui prenne avec amour,
 Les ſoins continuels de la mettre en ſon jour;
 Et comme à dire vray, je n'oſerois me croire
 Bien propre à luy donner tout l'éclat de ſa gloire.
 Je le laiſſe à quelqu'autre, & vous jure entre nous,
 Que je renonce au bien de vous voir mon épous.

TRISSOTIN.

Nous allons voir bien-toſt comment ira l'affaire;
 Et l'on a là-dedans fait venir le Notaire.

SCENE II.

CHRISALE, CLITANDRE, MAR-
 TINE, HENRIETTE.

CHRISALE.

AH, ma fille, je ſuis bien aiſé de vous voir.
 Allons, venez-vous en faire voſtre devoir,
 Et ſoumettre vos vœux aux volontez d'un Pere.
 Je veux, je veux apprendre à vivre à voſtre Mere;
 Et pour la mieux braver, voilà, malgré ſes dents,
 Martine que j'amene, & retablis ceans.

HENRIETTE.

Vos reſolutions ſont dignes de loüange.
 Gardez que cette humeur, mon Pere, ne vous chan-
 ge,

D

Soyez

Soyez ferme à vouloir ce que vous souhaitez,
Et ne vous laissez point séduire à vos bontez.
Ne vous relâchez pas, & faites bien en sorte
D'empescher que sur vous ma Mere ne l'empor-
te.

CHRISALE.

Comment ? Me prenez-vous icy pour un benef ?

HENRIETTE.

M'en preserveye le Ciel.

CHRISALE.

Suis-je un fat, s'il vous plaist ?

HENRIETTE.

Je ne dis pas cela.

CHRISALE.

Me croit on incapable

Des fermes sentimens d'un homme raisonnable ?

HENRIETTE.

Non, mon Pere.

CHRISALE.

Est-ce donc qu'à l'âge où je me voy,

Je n'aurois pas l'esprit d'estre Maistre chez moy ?

HENRIETTE.

Si fait.

CHRISALE.

Et que j'aurois cette foiblesse d'ame,

De me laisser mener par le nez à ma femme ?

HENRIETTE.

Eh non, mon Pere.

CHRISALE.

Oùais, Qu'est-ce donc que cecy ?

Je vous trouve plaisante à me parler ainsi.

HENRIETTE.

Si je vous ay choqué, ce n'est pas mon envie.

CHRISALE.

Ma volonté ceans doit estre en tout suivie.

HENRIETTE.

Fort bien, mon Pere.

CHRISALE.

Aucun, hors moy, dans la maison,

N'a droit de commander.

HENRIETTE.

Ouy, vous avez raison.

CHRISALE.

C'est moy qui tiens le rang de chef de la famille.

HENRIETTE.

D'accord.

CHRISALE.

C'est moy qui dois disposer de ma fille.

HENRIETTE.

Eh ouy.

CHRISALE.

Le Ciel me donne un plein pouvoir sur vous.

HENRIETTE.

Qui vous dit le contraire?

CHRISALE.

Et pour prendre un épous,

Je vous feray bien voir que c'est à vostre Pere

Qu'il vous faut obeïr, non pas à vostre Mere.

HENRIETTE.

Helas! vous flatez là les plus doux de mes vœux,

Veüillez estre obeï, c'est tout ce que je veux.

CHRISALE.

Nous verrons si ma femme à mes desirs rebelle...

CLITANDRE.

La voicy qui conduit le Notaire avec elle.

CHRISALE.

Secondez moy bien tous.

MARTINE.

Laissez moy, j'auray soin

De vous encourager, s'il en est de besoin.

SCÈNE III.

PHILAMINTE, BELISE, ARMANDE,
 TRISSOTIN, LE NOTAIRE, CHRIS-
 SALE, CLITANDRE, HEN-
 RIETTE, MARTINE.

PHILAMINTE,

Vous ne sçauriez changer vostre stile sauvage,
 Et nous faire un contract qui soit en beau lan-
 gage ?

LE NOTAIRE,

Nostre stile est tres-bon, & je serois un sot,
 Madame, de vouloir y changer un seul mot.

BELISE.

Ah ! quelle barbarie au milieu de la France !
 Mais au moins en faveur, Monsieur, de la scien-
 ce,

Veüillez au lieu d'écus, de livres & de francs,
 Nous exprimer la dot en mines & talens,
 Et dater par les mots d'Ides & de Calendes.

LE NOTAIRE.

Moy ? Si j'allois, Madame, accorder vos demandes,
 Je me ferois sifler de tous mes compagnons.

PHILAMINTE.

De cette barbarie en vain nous nous plaignons.
 Allons, Monsieur, prenez la table pour écrire.
 Ah, ah ! Cette impudente ose encor se produire ?
 Pourquoi donc, s'il vous plaist, la ramener chez
 moy ?

MARTINE.

Tantost avec loisir on vous dira pourquoi.
 Nous avons maintenant autre chose à conclure.

LE NOTAIRE.

Procedons au contract. Où donc est la future ?

PHILAMINTE.

Celle que je marie est la cadette.

LE

LE NOTAIRE.

Bon.

CHRISALE.

Ouy. La voilà, Monsieur, Henriette est son nom.

LE NOTAIRE.

Fort bien. Et le futur ?

PHILAMINTE.

L'épous que je luy donne,

Est Monsieur.

CHRISALE.

Et celuy, moy, qu'en propre personne,

Je pretens qu'elle épouse, est Monsieur.

LE NOTAIRE.

Deux épous !

C'est trop pour la coûtume.

PHILAMINTE.

Où vous arrestez-vous ?

Mettez, mettez, Monsieur, Trissotin pour mon gendre.

CHRISALE.

Pour mon gendre mettez, mettez, Monsieur, Clitandre.

LE NOTAIRE.

Mettez-vous donc d'accord ? & d'un jugement

meur

Voyez à convenir entre vous du futur ?

PHILAMINTE.

Suivez, suivez, Monsieur, le choix où je m'arreste.

CHRISALE.

Faites, faites, Monsieur, les choses à ma teste.

LE NOTAIRE.

Dites-moy donc à qui j'obeiray des deux ?

PHILAMINTE.

Quoy donc, vous combattrez les choses que je veux ?

CHRISALE.

Je ne scaurois souffrir qu'on ne cherche ma fille,

Que pour l'amour du bien qu'on voit dans ma famille.

P H I L A M I N T E.

Vrayment à vostre bien on songe bien icy,
Et c'est là pour un sage, un fort digne soucy !

C H R I S A L E.

Enfin pour son épous, j'ay fait choix de Clitandre.

P H I L A M I N T E.

Et moy, pour son épous, voicy que je veux prendre :

Mon choix sera suivy, c'est un point resolu.

C H R I S A L E.

Oùais. Vous le prenez là d'un ton bien absolu ?

M A R T I N E.

Ce n'est point à la femme à prescrire, & je sommes,

Pour ceder le dessus en toute chose aux hommes.

C H R I S A L E.

C'est bien dir.

M A R T I N E.

Mon congé cent fois me fut-il hoc,
La Poule ne doit point chanter devant le coc.

C H R I S A L E.

Sans doute,

M A R T I N E.

Et nous voyons que d'un homme on se gaussé,
Quand sa femme chez luy porte le haut-de-chaussé.

C H R I S A L E.

Il est vray.

M A R T I N E.

Si j'avois un mary, je le dis,
Je voudrois qu'il se fit le Maistre du logis.
Je ne l'aimerois point, s'il faisoit le Jocrisse.
Et si je contestois contre luy par caprice,
Si je parlois trop haut, je trouverois fort bon,
Qu'avec quelques soufflets il rabaisast mon ton.

C H R I S A L E.

C'est parler comme il faut.

M A R T I N E.

Monfieur est raisonnable,
De vouloir pour sa fille un mary convenable.

T B I S

Ouy.

MARTINE.

Par quelle raison, jeune, & bien fait qu'il est,
Luy re'suler Clitandre? Et pourquoy, s'il vous plaist,
Luy bailler un sçavant, qui sans cesse epilogue?
Il luy faut un mary, non pas un pedagogue:
Et ne voulant sçavoir le grais, ny le latin,
Elle n'a pas besoin de Monsieur Trissotin.

CHRISALE.

Fort-bien.

PHILAMINTE.

Il faut souffrir qu'elle jase à son aise.

MARTINE.

Les sçavans ne sont bons que pour prescher en chaise;

Et pour mon mary, moy, mille fois je l'ay dit,
Je ne voudrois jamais prendre un homme d'esprit.
L'esprit n'est point du tout ce qu'il faut en ménage;
Les livres quadrent mal avec le mariage;
Et je veux, si jamais on engage ma foy,
Un mary qui n'ait point d'autre livre que moy;
Qui ne sçache A, ne B, n'en déplaise à Madame,
Et ne soit en un mot Docteur que pour sa femme.

PHILAMINTE.

Est-ce fait? & sans trouble ay-je assez écouté
Vostre digne interprete?

CHRISALE.

Elle a dit verité.

PHILAMINTE.

Et moy, pour trancher court toute cette dispute,
Il faut qu'absolument mon desir s'exécute,
Henriette, & Monsieur, seront joints de ce pas;
Je l'ay dit, je le veux, ne me repliquez pas:
Et si vostre parole à Clitandre est donnée,
Offrez luy le party d'épouser son aînée.

CHRISALE.

Voilà dans cette affaire un accommodement.

D 4

Voyez?

80 LES FEMMES SÇAVANTES,
Voyez ? y donnez-vous vostre consentement ?

HENRIETTE.

Eh mon Pere !

CLITANDRE,

Eh Monsieur !

BELISE.

On pourroit bien luy faire
Des propositions qui pourroient mieux luy plaire ;
Mais nous établissons une espece d'amour
Qui doit estre épuré comme l'Astre du jour ;
La substance qui pense, y peut estre reçeuë,
Mais nous en bannissons la substance étenduë.

SCENE DERNIERE.

ARISTE, CHRISALE, PHILAMINTE,
BELISE, HENRIETTE, ARMAN-
DE, TRISSOTIN, LE NOTAIRE,
CLITANDRE, MARTINE.

ARISTE.

J'ay regret de troubler un mystere joyeux ;
Par le chagrin qu'il faut que j'apporte en ces
lieux,

Ces deux lettres me font porteur de deux nouvelles,
Dont j'ay senty pour vous les atteintes cruelles :
L'une pour vous, me vient de nostre Procureur ;
L'autre pour vous, me vient de Lyon.

PHILAMINTE.

Quel malheur,

Digne de nous troubler, pourroit-on nous écrire ?

ARISTE.

Cette lettre en contient un que vous pouvez lire.

PHILAMINTE.

MADAME, j'ay prié Monsieur vostre Frere de vous
rendre cette lettre, qui vous dira ce que je n'ay osé
vous aller dire. La grande negligence que vous avez pour
vos affaires, a esté cause que le Clerc de vostre rapporteur no
m'a

m'a point averty, & vous avez perdu absolument vostre procez, que vous deviez gagner.

CHRISALE.

Vostre procez perdu!

PHILAMINTE.

Vous vous troublez beaucoup!

Mon cœur n'est point du tout ébranlé de ce coup.

Faites, faites paroître une ame moins commune,

A braver comme moy les traits de la fortune.

Le peu de soin que vous avez, vous couste quarante mille écus, & c'est à payer cette somme, avec les dépens, que vous estes condamnée par arrest de la cour.

Condamnée! Ah ce mot est choquant, & n'est fait

Que pour les criminels.

ARISTE.

Il a tort en effet,

Et vous vous estes là justement recriée.

Il devoit avoir mis que vous estes priée

Par arrest de la cour, de payer au plütoft

Quarante mille écus, & les dépens qu'il faut.

PHILAMINTE.

Voyons l'autre.

CHRISALE lit.

MONSIEUR, l'amitié qui me lie à Monsieur vostre Frere, me fait prendre interest à tout ce qui vous touche. Je scay que vous avez mis vostre bien entre les mains d'Argante & de Darnon, & je vous donne avis qu'en mesme jour ils ont fait tous deux banqueroste.

O Ciel! tout-à la fois perdre ainsi tout mon bien!

PHILAMINTE.

Ah quel honteux transport! Fy, tout cela n'est rien.

Il n'est pour le vray sage aucun revers funeste,

Et perdant toute chose, à soy-même il se reste.

Achevons nostre affaire, & quittez vostre ennuy;

Son bien nous peut suffire & pour nous, & pour

luy.

TRISSOTIN.

Non, Madame, cessez de presser cette affaire.

Je

Je voy qu'à cet hymen tout le monde est contrain-
re,

Et mon dessein n'est point de contraindre les gens.

PHILAMINTE.

Cette reflexion vous vient en peu de temps !
Elle suit de bien près, Monsieur, nostre disgrâce.

TRISSOTIN.

De tant de résistance à la fin je me lasse.
J'aime mieux renoncer à tout ces embarras,
Et ne veux point d'un cœur qui ne se donne pas.

PHILAMINTE.

Je voy, je voy de vous, non pas pour vostre gloire,
Ce que jusques icy j'ay refusé de croire.

TRISSOTIN.

Vous pouvez voir de moy tout ce que vous voudrez,
Et je regarde peu comment vous le prendrez :
Mais je ne suis point homme à souffrir l'infamie
Des refus offensans qu'il faut qu'icy j'essuye ;
Je veux bien que de moy l'on fasse plus de cas,
Et je baise les mains à qui ne me veut pas.

PHILAMINTE.

Qu'il a bien découvert son ame mercenaire !
Et que peu philosophe est ce qu'il vient de faire !

CLITANDRE.

Je ne me vante point de l'estre; mais enfin
Je m'attache, Madame, à tout vostre destin ;
Et j'ose vous offrir avecque ma personne,
Ce qu'on sçait que de bien la fortune me donne.

PHILAMINTE.

Vous me charmez, Monsieur, par ce trait gene-
reux,

Et je veux couronner vos desirs amoureux.
Ouy, j'accorde Henriette à l'ardeur empressée...

HENRIETTE.

Non, ma Mere, je change à present de pensée,
Souffrez que je resiste à vostre volonté.

CLITANDRE.

Quoy, vous vous opposez à ma felicité ?
Et lors qu'à mon amour je voy chacun se rendre...

HEN-

HENRIETTE.

Je ſçay le peu de bien que vous avez, Clitandre,
 Et je vous ay toujours ſouhaité pour épous,
 Lors qu'en ſatisfaifant à mes vœux les plus doux,
 J'ay veû que mon hymen ajuſtoit vos affaires:
 Mais lors que nous avons les deſtins ſi contraires,
 Je vous cheris aſſez dans cette extremité,
 Pour ne vous charger point de noſtre adverſité.

CLITANDRE.

Tout deſtin avec vous me peut eſtre agreable;
 Tout deſtin me ſeroit ſans vous inſupportable.

HENRIETTE.

L'Amour dans ſon tranſport parle toujours ainſy.
 Des retours importuns evitons le ſoucy.
 Rien n'uſe tant l'ardeur de ce nœud qui nous lie,
 Que les fâcheux beſoins des choſes de la vie,
 Et l'on en vient ſouvent à s'accuſer tous deux,
 De tous les noirs chagrins qui ſuivent de tels feux.

ARISTE.

N'eſt-ce que le motif que nous venons d'entendre,

Qui vous fait reſiſter à l'hymen de Clitandre.

HENRIETTE.

Sans cela, vous verriez tout mon cœur y courir;
 Et je ne ſuy ſa main, que pour le trop chetir.

ARISTE.

Laiſſez-vous donc lier par des chaines ſi belles,
 Je ne vous ay porté que de fauſſes nouvelles;
 Et c'eſt un ſtratageme, un ſurprenant ſecours,
 Que j'ay voulu tenter pour ſervir vos amours;
 Pour détromper ma Sœur, & luy faire connoiſtre

Ce que ſon philoſophe à l'eſſay pouvoit eſtre.

CHRISALE.

Le Ciel en ſoit loué.

PHILAMINTE.

J'en ay la joye au cœur,
 Par le chagrin qu'aura ce lâche deſerteur.
 Voilà le chaſtiment de ſa baſſe avarice,

84 LES FEMMES SÇAVANTES, COMEDIE.
De voir qu'avec éclat cet hymen s'accomplisse.

CHRISALE.

Je le sçavois bien, moy, que vous l'épouseriez.

ARMANDE.

Ainsi donc à leurs vœux vous me sacrifiez ?

PHILAMINTE.

Ce ne sera point vous que je leur sacrifie,
Et vous avez l'appuy de la philosophie,
Pour voir d'un oeil content couronner leur ardeur.

BELISE.

Qu'il prenne garde au moins que je suis dans son
cœur.

Par un prompt desespoir souvent on se marie,
Qu'on s'en repent après tout le temps de sa vie.

CHRISALE.

Allons, Monsieur, suivez l'ordre que j'ay prescrit,
Et faites le contract ainsi que je l'ay dit.

F I N.

